

De l'air,
du silence
et de l'eau

PHILIPPE
ROUQUIER

IV

8 MILLIARDS D'ÊTRES DANS UN SEUL CORPS

essai

Ce texte a été chargé depuis le site :
<https://essais.philippe-rouquier.com>

Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez rémunérer son auteur en vous rendant
à cette adresse :

[https://essais.philippe-rouquier.com/texte4_huit-milliards-d-etres-dans-un-seul-
corps](https://essais.philippe-rouquier.com/texte4_huit-milliards-d-etres-dans-un-seul-corps)

De l'air, du silence et de l'eau - © *philippe rouquier* - 2022

« L'homme moderne est l'esclave de la modernité : il n'est point de progrès qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne. La liberté de la presse et les moyens trop puissants dont elle dispose nous assassinent de clameurs imprimées, nous percent de nouvelles à sensations. La publicité, un des plus grands maux de ce temps, insulte nos regards, falsifie toutes les épithètes, gâte les paysages, corrompt toute qualité et toute critique, exploite l'arbre, le roc, le monument et confond sur les pages que vomissent les machines, l'assassin, la victime, le héros, le centenaire du jour et l'enfant martyr.

Il y a aussi la tyrannie des horaires.

Tout ceci nous vise au cerveau. Il faudra bientôt construire des cloîtres rigoureusement isolés, où ni les ondes ni les feuilles n'entreront ; dans lesquels l'ignorance de toute politique sera préservée et cultivée. On y méprisera la vitesse, le nombre, les effets de masse, de surprise, de contraste, de répétitions, de nouveauté et de crédulité. C'est là qu'à certains jours on ira, à travers les grilles, considérer quelques spécimens d'hommes libres. »

Paul Valéry, Regards sur le monde actuel, 1938. (La Pléiade)

*IV 8 MILLIARDS D'ÊTRES DANS UN SEUL
CORPS*

Chercher un mot pour définir une idée. Voilà ce qui m'a amené à découvrir le crime de génocide et les crimes contre l'humanité, en trouvant au détour d'une citation, l'homme qui a forgé ces mots et ces concepts.

Pourquoi ai-je cherché ce mot ? Je ne sais plus comment et pourquoi m'est venue cette idée saugrenue de chercher à définir par un mot ce crime qui consiste à tuer un peuple en le privant de sa culture.

L'idée est devenue suffisamment obsédante pour que j'achète tous les livres généralistes que je pouvais trouver sur le génocide. Ce qui est loin de garnir l'étagère d'une bibliothèque. D'un autre côté, je demandais de loin en loin autour de moi aux universitaires et journalistes s'ils connaissaient ce mot ou ce concept. Ma question était : « Est-ce qu'un peuple peut survivre sans sa culture, c'est-à-dire sans partager quotidiennement sa nature profonde ? » Car la culture n'est bien sûr pas le fruit du passé, elle est renouvelée chaque jour pour rester vivante.

En France, nous sommes très bien servis pour voir autour de nous les traces laissées par nos ancêtres. Mais ces traces nous indiquent aussi l'importance de produire notre culture aujourd'hui pour exister. La vitalité d'un peuple et sa pérennité se jugent à sa culture, à sa capacité d'en produire une et non pas à entretenir à son profit celle de ses ancêtres.

Personne n'avait d'indices à me fournir. Un jour, j'ai trouvé « Le livre noir de l'humanité », exemplaire en état moyen, mais unique sur une pile de livres dans une librairie au bout de la rue des Rosiers. En le parcourant, je suis tombé sur quelques lignes à propos d'un certain Rafael Lemkin, juriste polonais,

forgeur du terme et du concept de génocide en 1945.

Plusieurs choses m'ont interpellé. La première est le peu de place que tenait l'article qui lui était consacré dans un livre qui ne traitait que de ce crime, qui plus est, essentiellement à travers la Shoa. La deuxième chose qui m'a surpris est le cruel manque de connaissance sur le sujet que je partageais manifestement avec le plus grand nombre puisque personne n'avait eu jusque là une connaissance supérieure à la mienne et qui était inexistante.

J'ai donc lu toute la littérature disponible en français et en anglais sur ce juriste, c'est-à-dire à l'époque, trois livres dont deux en français. Je consultais les microfilms qu'un bibliothécaire-biographe de Lemkin avait fait dupliquer par la bibliothèque municipale de New York pour les besoins de son livre et qui constituent la majorité des archives référencées de Lemkin. Il restait quelques boîtes d'archives, çà et là, aux États-Unis, mais inaccessibles pour mon budget personnel.

C'est à partir de ces lectures que j'ai compris ce qui m'attirait sur ce territoire. Le génocide, ce crime, définit comme le crime des crimes, le crime contre l'humanité par excellence était toujours ramené à une morale. Une morale dont les défenseurs de la bonne cause juraient la main sur le cœur « plus jamais ça ». Quelque chose me disait pourtant qu'il y avait là-dedans une sourde répétition.

Je laissais rapidement de côté l'aspect moral et les lectures s'y rapportant pour coller au mieux à l'esprit de Lemkin qui était le seul à passer en revue (dans des textes souvent incomplets) la longue litanie des génocides bordant de sombre la vie de l'humanité. Puis j'observais la littérature romanesque et les films traitant ou abordant ce sujet et je fus surpris de voir qu'aucune fiction n'avait jamais imaginé un génocide. Les films d'anticipation montrent des dictatures inhumaines, des conflits effroyables, mais jamais d'organisation d'un génocide

imaginaire. Le génocide est toujours traité à l'échelle de quelques protagonistes pris dans une machine de mort qui a existé. Génocides et massacres sont toujours basés sur des faits historiques réels et soutenus la plupart du temps par un groupe de la même communauté que les victimes du film.

La littérature, le cinéma et la télévision ne sont pourtant pas avares de crimes et de morts. Tous les genres, le policier, le thriller et même le drame utilisent des crimes ou des événements criminels pour tisser leurs histoires. Mais pas pour le génocide. Je décidais donc de me placer de l'autre côté. De changer de point de vue.

Je me posais la question : « Que faut-il faire pour réussir un génocide ? » Question qui peut paraître choquante, mais que bon nombre de nos congénères se posent à en croire les massacres permanents perpétrés sur la planète. Je me mis donc à recouper les éléments communs à plusieurs génocides pour imaginer comment un génocide serait envisageable aujourd'hui ou demain en Europe. Car pour le reste du monde, les exemples sont suffisamment fréquents pour n'avoir aucun effort d'imagination à faire.

La barrière morale est donc la première à franchir pour accéder à la compréhension du crime contre l'humanité. En effet, la morale est un des outils employés dans la perpétration de ce crime sous sa forme la plus simpliste et binaire du bien et du mal. Mais comment peut-on un seul instant penser utiliser la morale, l'évoquer même, sur un territoire où elle n'a depuis longtemps plus aucune existence sinon dans son rôle politique ?

D'un côté, il faut savoir oublier l'idée du bien et du mal pour entrer sur un territoire où seul le mal existe. À partir du moment où l'on accepte l'idée que tuer son voisin n'est pas une bonne chose, on peut en déduire que tuer tous ses voisins n'est pas mieux. C'est pourtant ce que permet de faire une période

de génocide. Il faut garder à l'esprit que la morale — une idée érigée en morale — est toujours utilisée pour amener les criminels à la commission du crime. Elle revêt la forme d'avis, de conseils puis d'injonctions qui sont autant d'alertes pour dénoncer la trahison, le danger, le manque d'espace vital, l'accaparement de richesses par la population visée. L'ethnie à éliminer est désignée comme pactisant avec l'ennemi du pays, comme responsable de la pauvreté, comme usurpant le pouvoir, etc. Et donc son élimination revêt un caractère moral. Ainsi, l'ethnie prétendument opprimée accède par cette morale politique (y compris lorsqu'elle se teinte de religion) au droit de se libérer en éliminant l'ethnie ciblée.

On doit aussi noter que l'ethnie soi-disant spoliée est le plus souvent majoritaire et dépositaire de l'autorité et donc des moyens policiers et militaires.

Les morales religieuses et politiques tant utiles aux sociétés ne sont donc d'aucuns secours pour comprendre un génocide puisqu'elles en sont toujours une des composantes. Une fois cette étape morale franchie, on se retrouve beaucoup plus seul sur ce territoire jonché de cadavres. Abandonner la morale revient à supprimer la « raison » et le raisonnement qui fonde le crime.

Arrive alors le nombre.

Les études portant sur les génocides mettent toutes en avant le nombre. C'est d'ailleurs un critère de sélection des affaires pour la Cour Pénale Internationale. Ce qui semble logique en matière de crime de masse. Tuer 100 000 personnes est un plus grand crime qu'en tuer 1000. Pourtant, si l'on doit trouver des génocides complets, c'est-à-dire la disparition complète d'un peuple massacré par un autre, il faut bien évidemment les chercher dans les tout petits peuples. Par exemple chez certaines tribus amazoniennes décimées par quelques forestiers qui se sont, après leur disparition complète,

révélées être des populations de quelques dizaines de personnes qui avaient leur langue et leur culture propres.

Le nombre prime et son poids pèse sur tous les constats comme preuve à charge. Mais ici aussi, la représentation est difficile. On compte souvent les superficies en stades de football pour les rendre plus parlantes, mais l'existence des morts par génocide va au-delà de leur nombre. On peut se représenter 76 000 morts, bilan officiel de la Shoah en France, en regardant le stade de France plein (81 000). Comment se représenter non pas le nombre, mais la diversité humaine que figure ce chiffre qui semble pourtant ne vouloir refléter qu'une unité ? Pour accéder à la diversité que revêt un nombre de victimes, il faut une prise de conscience.

J'étais sur une plage bondée du sud de la France en août, entouré d'une foule, à surveiller mon fils, unique raison de ma présence en ce lieu et lisant « Procureur à Nuremberg » de Telford Taylor. Dans son livre de souvenirs et de réflexion d'une extrême minutie, Taylor restitue les dépositions, les témoignages, les défenses des accusés et les preuves. Le détail du meurtre de masse disséqué par un juriste et restitué par le livre au milieu de ces milliers de personnes pratiquement nues provoqua une prise de conscience. J'avais sous les yeux tous les corps pleins de vie dont mon esprit avait besoin pour se figurer la mort. Les enfants jouaient, les grands-parents surveillaient, les adolescents chahutaient. Il y avait des rires, des discussions, des cris, des appels, des couples, des familles. Je pouvais trouver des gens qui m'amusaient, d'autres qui m'agaçaient. Quelques-uns étaient séduisants. Je pouvais éprouver de l'amitié pour les uns, voire de la compassion et du rejet pour les autres. Toute une vie grouillante d'individus, et puis plus rien ! Une plage vide ! Un désert jonché de serviettes éponges, de jouets et de bouées inutiles, de sacs et de restes de pique-nique.

La plage aide à prendre conscience de ce genre de phénomène tristement humain en ceci qu'elle allie la nudité au dénuement. Elle vous met au contact avec une foule à la fois heureuse et gênante. Elle supprime le nombre pour offrir la multitude. Cette multitude est un peuple victime d'un même crime, dont l'innocence ne constitue pas un principe de victimisation. Dans un génocide, il y a aussi des voleurs, des violeurs, des criminels qui se font tuer. L'image globale de l'innocence des victimes est une forme de béatification du groupe. Les coupables de crimes de droit commun qui sont victimes d'un génocide ne sont pas jugés et condamnés pour leurs fautes réelles, mais pour ce qu'ils sont en tant qu'être humain au même titre que les innocents de tout crime. C'est une population entière, complète et structurée qui est visée. Au contraire du métro ou des immenses rassemblements pour lesquels la foule devient une masse et un flux, la plage vous montre des individus agissant indépendamment.

Morale et chiffre sont donc les deux étapes dont il faut s'affranchir pour accéder à la compréhension du crime de génocide.

La morale érige une barrière intellectuelle qui protège du sentiment de miroir. Lorsque vous l'appliquez à un génocide, elle vous coupe des liens affectifs avec les victimes et avec les bourreaux (qu'il ne faut jamais oublier, ces liens existent aussi). La morale fait miroir avec elle-même et occulte le lien direct. Elle ouvre à la compassion en valorisant la religion dont elle peut être issue ce qui ajoute une barrière intellectuelle en repoussant d'autant la possibilité d'identification individuelle envers les victimes ou les bourreaux.

Le chiffre fige l'action criminelle dans un résultat global qui est pourtant la conséquence d'actes individuels. Les chiffres et les batailles de chiffres sont toujours utilisés pour occulter les causes. Ce sont les plus utiles, car les plus simples pour

communiquer. Mais morale et chiffres n'apportent aucune explication dans ce domaine, car ils sont l'avant et l'après. Ils ne disent pas le crime au présent.

2 — *UN RÊVE INITIATIQUE*

2.1 *Un monde sans bord*

Ayant laissé la morale et les chiffres, je continuais donc mon chemin dans le dédale de détails qu'offrent les récits scrupuleux de la vérité. Les témoins oculaires, les rapports légistes, les textes de planification, les aveux des accusés, il y en a des milliers, des centaines de milliers, chacun plus précis que l'autre, chacun apportant une information supplémentaire, un complément de l'horreur.

Sans m'en apercevoir, j'avais pénétré un monde sans bord, car toute la complexité de l'individu et de l'humanité est présente dans le crime de génocide. Il n'y a aucun profil type. Chacun peut devenir bourreau. Hommes, femmes, enfants. Les hommes sont surreprésentés dans les métiers d'armes, mais dès lors que ces organisations sont du type révolutionnaire, les femmes et les enfants sont enrôlés de gré ou de force et apparaissent donc proportionnellement du côté des bourreaux.

Les limites de chacun sont physiques, c'est sa capacité d'accomplir un certain nombre de crimes par jour. Il n'y a pas plus d'espoir à chercher chez les jeunes que chez les vieux, chez les femmes que chez les hommes, chez les instruits que chez les non instruits, chez les pauvres que chez les riches, chez les croyants que chez les non-croyants. Tous sont représentés dans le bain de sang dans les proportions initiales de la société dont ils sont issus. Il n'y a aucun espoir à attendre d'un quelconque groupe humain.

La seule lueur qui subsiste est un syndrome dépressif chez certains exécutants. Il y avait des dépressions nerveuses chez

les Einsatzgruppen. Vague espoir qui aiderait à penser que même chez les plus fanatiques et les plus politisés, le meurtre de masse présente un problème ou a des effets psychologiques néfastes. Mais peut-être que cette dépression agissait sur ces soldats pour qui le combat devait se livrer contre un adversaire armé... Les études manquent. Le second cas de la même période qui pourrait éventuellement faire apparaître quelques lueurs ou reste d'humanité concerne les personnes, hommes et femmes qui travaillaient dans les camps d'extermination. Des rapports administratifs montrent qu'ils devaient fréquemment sortir de l'enfer. Des maisons de vacances leur étaient dédiées. On ne trouve aucune réaction effleurant même de très loin une quelconque compassion. Les êtres deviennent des machines à tuer, rivalisant de ruse et de prouesse dans la perpétration du crime. Les enfants, les adolescents ne font pas exception à ce tableau macabre, ils peuvent même s'avérer très efficaces.

Laisser la morale et les chiffres de côté vous fait chuter dans la bassesse. Dans chaque individu, la haine est bien moins présente que la veulerie et la soumission. La lâcheté, l'intérêt besogneux, la curiosité sordide sont les réels moteurs cachés dans chacun qui répondent peut-être le mieux aux discours de haine des instigateurs, incitant intimement chaque bourreau au passage à l'acte.

Je dégringolais sans m'en apercevoir dans les abysses de l'humanité. Car j'acceptais cette part sombre comme la mienne, me sentant toujours une partie indéfectible d'un tout et ne voulant pas repousser ce qui anime aussi parfois de façon souterraine nos sociétés. Lorsque vous avez laissé tout lien moral et politique de côté, vous êtes amené à admettre votre lien unique et constant avec l'ensemble de l'humanité.

Les personnes bien plus chevronnées que moi rencontrées lors de ces recherches m'avaient pourtant prévenu qu'il n'y

avait pas de fin, pas de limites. « On trouve toujours pire que ce qu'on avait pris pour le pire » est une phrase que j'ai entendue à plusieurs reprises. Mais ces phrases émanaient de personnes pour qui l'étude du crime de génocide et le meurtre de masse sont un métier. Ils sont protégés par leur raisonnement et leur fonction sociale issue de ce métier.

On n'est bien entendu jamais totalement protégé, mais la démarche intellectuelle du juriste, de l'historien ou du journaliste sert d'armure en de pareils territoires. Leurs démarches créent un objet d'observation à travers des outils intellectuels pour produire un résultat qui peut être un livre, des articles ou des lois. Je m'étais aventuré sur ce territoire comme un enfant trop curieux. Je n'avais pas même une lampe de poche lorsque les ténèbres m'entourèrent.

Certaines nuits, je me réveillais en pleurs, le visage inondé de larmes, sortant d'un cauchemar dont je percevais uniquement les contours. Je connaissais ce phénomène pour l'avoir subi après être passé dans des lieux de déchéances humaines. Des mouiroirs comme les bidonvilles de Manille que j'ai parcourus pendant plusieurs jours. Mais j'étais alors protégé par ma caméra ou mon appareil photo. Je filmais sous les conseils et la protection de mon guide, enfant des rues, ex-drogué. Nous bougions vite, il parlait tout le temps aux personnes qui nous entouraient, je souriais à tous et nous avançons rapidement pour traverser les zones les plus dangereuses. Notre voiture nous attendant à l'autre bout d'une rue et nous sautions dedans pour repartir plus loin. Dans la pestilence, je voyais des enfants qui ne verraient pas la fin de la semaine, des drogués aux yeux fous, tous les schizophrènes et les estropiés qui n'avaient d'autres solutions que de rester dans la fange qu'ils partageaient avec les plus pauvres des travailleurs et les rats. De temps à autre, je voyais une jeune fille en uniforme d'école privée, rentrée là pour faire ses

devoirs, le choix de toute une famille qui payait les études d'une seule pour garder espoir dans la vie. Le soir, je me couchais, éreinté, et quelques heures plus tard, je me réveillais suffoquant de pleurs. La protection qu'offre un appareil photo et la volonté de tirer quelque chose de son expérience sont bien sûr temporaires.

Ma question de départ : « Comment réussir un génocide ? » Qui me semble toujours être le seul point de vue pour comprendre le fonctionnement de ce crime m'avait entraîné au tréfonds de l'humanité. Dénué de morale religieuse ou politique, le crime contre l'humanité est en fait aussi un crime de l'humanité pour peu qu'on garde cette humanité entière en toute circonstance et qu'on ne la divise pas lorsque cela nous convient. Car la récurrence de ce crime à travers les âges et l'importance des populations impliquées dans sa perpétration posent des questions. Aucun groupe humain ne doit être dissocié de ce crime dans une société qui l'a perpétré, ce qui ne veut pas non plus dire que tous doivent être activement associés, mais si l'on admet que l'humanité est faite d'un échange constant entre les groupes qui la composent, il est difficile dans le même temps de refuser une quelconque interaction.

Mon cerveau saturé de morts se mit à produire un cauchemar récurrent. Chaque nuit, je vomissais des cadavres. La bouche dessinant un rond parfait, comme un hachoir à viande. Je vomissais un flux compact de morts en même temps que je m'enfonçais dans la dépression. Cela dura plusieurs mois et je dus arrêter mes recherches. Le cauchemar continua pourtant de loin en loin, se précisant dans les textures du sable qui baignait les corps décharnés, sans doute exhumés de toutes les fosses communes de la planète. Les odeurs apparurent aussi dans ce cauchemar avec les textures de peau parcheminée et froide de ces milliers de cadavres sur le bord de mes lèvres. Ce

cauchemar a continué jusqu'à ce que je partage la peine et la douleur de chaque être que je vomissais.

Un jour, je fus en contact avec chacun d'eux.

En passant par ma bouche chaque cadavre me restituait l'être qu'il avait été, la famille qu'il avait eue, les amis qu'il avait aimés. Chacun des millions de ces minuscules cadavres me racontait des milliards de liens humains. Je venais de faire un rêve initiatique, je venais de toucher un monde sans bord. J'avais quitté toute morale et tout chiffre, la multitude s'ouvrait à moi sous forme d'amour, car ce qui se dégageait du charnier était de petites boules d'énergie comme celles que l'on voit tournoyer dans l'air d'été lorsque notre regard se perd avant le ciel d'azur. On voit alors virevolter ce que certains appellent de l'énergie. Il en était de même avec ce torrent de cadavres que vomissait ma bouche. Le contact avec chacun libérait ces millions de petites étincelles d'amour qui ne trouvaient plus leurs réceptacles et se perdaient à l'infini en s'entrechoquant.

Mon esprit avait explosé et l'onde de choc qui en résultait ne rencontrait aucun obstacle susceptible de l'arrêter. J'avais fait un rêve chamanique, mais je n'avais suivi aucune initiation. Il n'y avait aucun chamane autour de moi. J'étais entré dans une réalité indifférenciée de celle de mon quotidien, mais qui ouvrait un monde sans limites auquel ma culture et mon savoir ne m'avaient pas préparé. Une réalité indifférenciée dans le sens que comme dans la vie quotidienne, je côtoyais des milliers de personnes, mais je ressentais l'amour qu'ils éprouvaient les uns pour les autres. Imaginez que vous éprouviez ceci, un beau matin dans le métro en côtoyant des milliers de gens comme chaque jour. Cette réalité palpable m'était aussi inconnue que les sentiments antagonistes qu'elle rassemblait. Je m'enfonçais profondément dans la dépression.

2.2 *L'Initiation par le rêve*

Comment peut-on être anéanti par un rêve puisqu'il n'est pas réel ? Comment peut-on être anéanti par un cauchemar qui n'existe pas plus que le rêve et qu'on fuit dès le réveil et même avant, en se forçant à se réveiller ?

J'appelle ce cauchemar un rêve, car il m'a révélé quelque chose de beau. De plus, je l'ai vécu comme un rêve que l'on retrouve et que l'on cherche à retrouver même s'il était le cauchemar dans lequel je m'enfonçais. Il m'indiquait ce que je cherchais.

Le territoire sur lequel je m'étais aventuré n'est pas non plus très fréquenté par les penseurs. Les intellectuels qui ont parlé du génocide se sont arrêtés à ses aspects sociaux, politiques, alors que ce territoire est composé de sang et d'os. Une matière humaine anéantie par une production intensive de mort. Si la haine est le combustible des idéologies qui crée les génocides, la peur et la soumission appartiennent autant aux victimes qu'aux bourreaux. Tout cela, je le savais déjà avant la révélation du rêve. Mais ce à quoi je n'étais pas préparé, c'était d'y trouver l'immensité de la vie.

L'appel à la vie est rare dans ce domaine. On le trouve dans le réquisitoire de Benjamin Ferencz contre les Einsatzgruppen (1948) qu'il a repris en partie contre Lubanga lors du premier procès de la Cour Pénal Internationale en 2012.

« Les mots et les chiffres sont impuissants à décrire le mal physique et psychologique infligé à des enfants vulnérables qui étaient brutalisés et vivaient dans une terreur constante. La perte et le chagrin causés à leurs familles inconsolables sont démesurés. Leur enfance volée, privée d'éducation et de tous droits humains, la souffrance a laissé des cicatrices permanentes sur les jeunes victimes et leurs familles. Nous devons essayer de restaurer la confiance de ces enfants afin qu'ils

puissent contribuer à restaurer le monde brisé dont ils sont venus. Imaginez la douleur des mères pleurant et suppliant à la porte des camps, se demandant ce qui est arrivé à leurs enfants. [...] L'affaire que nous présentons est un appel de l'humanité à la loi. »

Cet appel est certainement la plus véridique preuve d'humanité en la matière et tient surtout à l'envergure de son auteur.

Trouver l'essence même de la vie dans ce charnier m'en a fait apparaître la réalité. L'essence même de la vie humaine, c'est l'ensemble de nos relations avec notre entourage biologique et affectif. Ce qui nous tient à la terre et aux nôtres. L'ensemble des besoins, des attentions et des sentiments de chacun envers toute chose et son évolution à travers son existence. La complexité de ces liens entre chaque être multipliée par des millions représentait soudain un tissu organique. C'était l'organicité même de l'humanité. C'est l'apparition de cette organicité qui fit de mon rêve, un rêve initiatique. Quelles que soient les analyses que j'ai pu en faire, les critiques que j'ai pu en donner, ce rêve reste une étape initiatique fondamentale de mon cheminement, car il a fait apparaître une réalité qui m'était cachée.

2.3 Biologie du rêve

Un rêve chamanique ou un voyage chamanique est préparé par un jeûne ou une diététique particulière et déclenché par la méditation et aussi parfois par certaines plantes. C'est une démarche volontaire, individuelle qui doit permettre de faire apparaître une réalité à travers la matière du rêve constituée d'esprits, d'entités suprahumaines que l'on rencontre dans le monde non ordinaire. Ma démarche pour déclencher cette sensation qui allait se

concrétiser en réalité a été longue, lente et très intellectuelle. Elle a uniquement été nourrie de textes et de réflexions organisées. L'état dans lequel cette démarche m'a amené tient de l'ascèse. Une ascèse dans laquelle j'ai gardé un équilibre précaire permettant de rester suffisamment actif en me gardant de succomber à la passivité de la dépression. Le point de rupture a bien été ce rêve.

Si je considère ce rêve à l'aune de ce que disent les neurosciences, le mystère demeure en partie. Pour les neurosciences, le sommeil est lié à l'activité du cerveau. Plus notre cerveau travaille, plus il doit se reposer. Les enfants qui apprennent beaucoup chaque jour dorment plus que les adultes. Les zones du cortex les plus sollicitées dans la journée seront celles qui auront le plus besoin de « dormir ». Lorsqu'on est éveillé, les colonnes neuronales dont nous avons besoin sont précisément activées. Celles qui sont les plus sollicitées sont en relation directe avec notre activité. Une heure de sport ne stimule pas les mêmes colonnes qu'une heure de calcul mental. On apprend méthodiquement en reconnaissant pas-à-pas, figures géométriques, lettres, mots, sens des mots, concepts... etc. Et parce que le cerveau est bien fait, un système interdit l'ouverture de deux colonnes proches en même temps. Plus une colonne est utilisée, plus elle devient efficace par sa réactivité. Plus on répète le même geste, plus on s'entraîne, mieux on réussit... etc. La loi de Hebb se résume par : les réseaux de colonnes neuronales qui travaillent ensemble sont liés, et se lient au détriment des autres. Il y a donc un système inhibiteur des colonnes proches.

Mais plus on travaille longtemps, moins ce système est efficace. Tout se mélange, c'est la fatigue, le cerveau ouvre des cases proches en même temps, le système inhibiteur fonctionne moins bien. Le sommeil intervient donc pour nettoyer toutes ces scories en refermant les colonnes ouvertes par erreur et

renforcer les réseaux les plus efficaces. Le courant qui parcourt alors le cerveau nettoie sans logique particulière les colonnes sollicitées dans la journée. Après une bonne nuit de sommeil, on a l'esprit clair. Après une mauvaise nuit, tout est encore un peu embrouillé.

Il est donc logique par ces explications que mon cerveau saturé d'informations sur le génocide, textes, photos, images intellectuelles reconstruites, concepts, imaginaires, hypothèses, etc. soit apte à me proposer ce genre de rêve récurrent à travers le nettoyage nocturne. Mais ce que n'expliquent pas les neurosciences, c'est pourquoi ce rêve récurrent s'ouvre un jour à la spiritualité.

Pourquoi ce rêve me met-il en contact avec les milliards de connexions affectives et amoureuses de ces êtres morts ? Pourquoi est-ce par le rêve que se révèle ce que je cherchais à percer par une démarche intellectuelle ?

Que ce rêve soit aussi intimement lié à ce que j'étudiais est compréhensible, mais qu'il aille au-delà de ce que je pensais et comprenais est moins logique.

Ce rêve a fait se rejoindre deux mondes, l'un réel (ma recherche), temporel (les événements étudiés dans cette recherche), composé de faits tangibles, avérés par les photos, les textes et les témoignages ; l'autre irréel, évanescent, mais chargé d'une puissante énergie humaine, l'amour.

3 — DOUBLE ÉVEIL

3.1 Do It Yourself

Je viens de faire quelques achats dans un magasin de bricolage. J'ai du mal à reprendre mon souffle. Quelque chose s'est effondré en moi. Je ne sais pas encore exactement ce que c'est, mais un grand trou vient de s'ouvrir. Un sinkhole insondable. Je suis en train de prendre conscience que pendant mes courses, je suis passé devant des rouleaux de corde en vente au mètre dont j'ai calculé le prix de tête... pour me pendre !

J'ai fait le calcul sur deux choix possibles, une qualité inférieure et plus courte pour une pendaison en appartement et une corde plus longue et plus solide pour un arbre en forêt. Tout ceci est logique. Il faut forcément une corde plus longue pour se pendre à un arbre puisque l'appui de départ sera plus éloigné du point d'attache que pour une corde accrochée au plafond d'un appartement. La corde doit également être plus solide pour supporter la chute du corps, plus longue depuis un arbre. J'ai tout calculé en passant, entre des outils et des boîtes de rangement pour les clous et les vis. Une opération en tâche de fond, sans m'en apercevoir. Une fois la porte de la voiture fermée, j'ai senti quelque chose s'effondrer dans le silence. Je viens de prendre conscience que ce que j'ai calculé n'était pas dans la liste des courses.

L'effondrement va s'avérer profond et durable. L'écroulement brutal révèle un travail de sape de longue

haleine. C'est une curieuse impression de prendre conscience qu'on est en train de préparer son suicide en faisant ses courses. Préparer son suicide n'a rien de bien joyeux, en prendre conscience soudainement est d'autant plus dérangeant. Il y avait dans ce moment quelque chose de suffisamment quotidien pour donner à cette opération exceptionnelle — puisqu'elle n'est censée intervenir qu'une fois — un caractère terriblement réel et banal. De plus, dans un magasin de bricolage ! Un « DIY store » en américain pour Do It Yourself « faites-le vous-même ». C'est absurde, mais maintenant, c'est là ! Je suis obligé de le prendre en considération. Dans les jours qui suivent, je découvre l'étendue du désastre. Tout est faussé, bancal, soumis à une vision malsaine du monde. Je suis habité d'un sentiment délétère. Pourtant quelque chose attire mon attention.

L'arbre. Me pendre à un arbre. Dans une forêt... Ce n'est pas possible ! Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas me pendre à un arbre parce que c'est un arbre. Je ne peux pas lui faire subir ceci ni même commettre un suicide dans la nature, dans une forêt, parce que cet environnement fait résonner la vie et non la mort. Les arbres m'apaisent et me soignent. J'ai un respect bien supérieur pour ces lieux que pour beaucoup d'autres. Me pendre dans un garage me paraît approprié, mais pas dans une forêt.

J'ai donc dans mon calcul engendré un projet que je suis certain de ne pouvoir mener à bien au moins dans sa partie forestière. Je me retrouve donc avec une pensée qui ne correspond pas à mon état profond. La pensée suicidaire bien présente, ancrée et destructrice, ne correspond pas entièrement à ce que je suis. L'arbre, dispositif utilitaire du suicide, devient le totem marquant cette impossibilité. Je suis devenu le terrain de jeu de deux forces antagonistes, ma pensée et mon état profond. Le travail mené sur le génocide, la prise de

conscience qui en est résultée, la déflagration spirituelle engendrée et quelques vicissitudes de la vie ont mis en marche la mécanique de la pensée suicidaire qui se heurte à un arbre.

Je découvre que je ne suis en fait pas ce que je pense. Au sens direct. L'effondrement marque la rupture d'un mode de pensée, mécanique et intellectuel. La tentation d'une corde a provoqué la chute de mon mode de pensée cartésien. Le développement intellectuel engendré par ma proximité avec les charniers de l'humanité m'a amené à une vision noire de l'ensemble. Alors même que ce que j'en avais retiré était plutôt positif. Lourd à porter, mais positif. Ce mécanisme intellectuel a contaminé l'ensemble de ma pensée qui produit de la mort jusqu'à l'établissement d'un calcul banal entre deux qualités de corde. Mais l'arbre bien enraciné dans la terre est mon état profond. La pensée n'est pas mon état. Si elle me fait croire à un état, c'est une illusion qui finalement se heurte à la réalité. Je ne suis pas le résultat de ma pensée. Je ne suis donc pas ce que je pense.

L'intellect projette des images mentales, entraîne des raisonnements, restitue une information qui donne l'illusion d'un état. Mais l'état d'une personne n'est jamais ce qu'elle pense. Son état est indépendant.

Après la prise de conscience du rêve initiatique et l'effondrement de ma pensée cartésienne, je subissais donc un contrecoup qui me demanda quelques soins. Car après des alertes disant qu'un accident était vite arrivé, sans tenir plus à la vie que ça, mais constatant que j'y avais quelques responsabilités, je me résolus à consulter. Je consultais une psychiatre, mon auriculo-médecin et une guérisseuse. La psychiatre trouvant mon état sérieux me proposa un médicament dont le traitement devait durer un an et qui pouvait avoir des effets indésirables, dont des difficultés d'accoutumance dans les trois premiers mois. Mon auriculo-

médecin traita mes oreilles avec de petites pointes en me laissant son téléphone pour que je l'appelle si j'avais de funestes pensées en ouvrant la fenêtre. Dans les trois semaines qui suivirent, j'eus la sensation que mon état mental se rapprochait de ce qu'avait décrit la psychiatre, mais sans prendre d'antidépresseurs.

Durant la séance avec la guérisseuse, je sentis quelque chose de visqueux et de terriblement froid me glisser dans le dos. Elle me dessina ce qu'elle avait vu et enlevé, une sorte de cagoule de bourreau avec un bec d'oiseau. Pour elle, le problème n'était pas que mon esprit influait sur mon état, mais que mon centre d'intérêt pour le génocide catalysait sur moi de mauvaises énergies.

Je pris le temps de quelques pauses de méditation quotidienne dans les églises de Paris pendant les heures réservées à la méditation. Une méditation eucharistique, certes, mais pendant laquelle personne ne vient vous demander ni de vous agenouiller ni de faire le signe de croix. Lors d'une de ces pauses, je sentis un énorme poids, une carapace se lever de mes épaules. Le nettoyage était en cours.

La réponse vibratoire (auriculomédecine, mais aussi guérisseur et méditation) a donc été efficace. Le diagnostic fait par la psychiatre était d'ordre psychologique et neurologique, elle proposait une psychothérapie et un traitement médicamenteux. Mon auriculo-médecin a diagnostiqué un effondrement du système sympathique et le traitement qu'il a appliqué s'est révélé efficace. La solution vibratoire a répondu à l'écroulement de ma pensée mécaniste. Cette constatation m'est restée.

Depuis, je sépare prudemment mon travail intellectuel de mon état. Si mes états : fatigue, enthousiasme, stress, nervosité peuvent toujours interférer sur mon travail intellectuel, ce dernier n'engendre plus de désagréments. Je ne suis pas ce que

je pense. Je ne deviens plus ce que je pense. Je produis une réflexion en toute conscience intellectuelle. Une pensée qui ne détermine plus ce que je suis. Certaines pensées peuvent devenir de réelles expériences, comme ces cordes m'ont permis de me libérer du cogito. J'y ai fait une découverte en forme d'espoir. La façon dont nos esprits ont été construits, intellectuels et cartésiens, ne nous permet pas d'appréhender la complexité du monde.

3.2 Une boucle de vie

L'amour apparaît au détour du cauchemar et ouvre l'humanité sur un monde sans bord. Je n'ai pu depuis ce jour me départir de cette notion spirituelle du génocide et cette spiritualité est reliée au chamanisme parce qu'elle est née d'une prise de conscience à travers un rêve qui m'a fait apparaître l'organicité de l'humanité.

Je n'ai trouvé aucune explication complète dans la science, y compris chez les psychologues, ethnopsychiatres, chercheurs et thérapeutes, toutes ces personnes courageuses qui tentent de réintégrer victimes et bourreaux dans une normalité sociale. La rationalité de la science ne peut tout englober. Quant aux religions, il faudrait qu'elles délaissent toute morale pour accéder à cette spiritualité.

Le chamanisme conçoit ce genre de possibilité, car il place l'individu au milieu d'un monde complexe dont il admet qu'il ne comprend pas tout. De plus, le monde chamanique est rationnel. Le monde des esprits est plus vaste comme notre monde, mais clos tout comme notre planète. On ne peut accéder à un monde sans bord qu'après avoir traversé des mondes non ordinaires, ce qui d'après les récits nécessite une longue initiation.

Nous n'avons dans notre société aucun chamane pour guider nos pas dans l'environnement proche et quotidien du chaos de l'humanité. Une prise de conscience peut donc être potentiellement dangereuse si l'on sort de la dualité du bien et du mal et de la dualité de la science et de Dieu. On doit affronter seul un monde souple et d'une violence insidieuse dans lequel on se dissout. Un monde sans bord dans lequel on avance sans guides. Le chamanisme de notre culture occidentale mondialisé reste à créer. Nous (Européens) avons créé, ou avons vu émerger de la mondialisation la conception actuelle de l'humanité, mais sa spiritualité reste à naître pour accéder à un chamanisme de la Terre propre à assurer notre survie commune. Ce rêve me l'a fait comprendre.

Dans ce périple de vie que j'avais entrepris pour la recherche d'un mot, j'ai trouvé ce que je cherchais. J'ai compris que perpétrer un génocide n'est pas chose difficile à l'échelle d'un état. Pour perpétrer un génocide ou un meurtre de masse aujourd'hui, il faut que les criminels fassent suffisamment vite, qu'ils soient en quelque sorte suffisamment productifs pour atteindre l'objectif du nombre de morts avant qu'une force extérieure vienne les arrêter. Le crime de masse a ceci de totalement différent de l'assassinat d'un individu. Un criminel qui tue une personne doit cacher son crime pour ne pas se faire prendre. Un groupe de criminels qui commet un meurtre de masse sait qu'il se fera forcément remarquer. Quelles que soient les précautions prises, le nombre de témoins sera toujours suffisant pour que le crime et les criminels soient connus un jour ou l'autre. Il y a donc deux contraintes de temps. Il faut perpétrer le meurtre dans un temps le plus court possible et bénéficier du temps le plus long avant que le crime soit connu, défini comme un crime de masse à travers des investigations, et que les criminels soient poursuivis pour être jugés.

Plus le temps est long et plus la justice aura du mal à reconstruire les preuves et plus elle devra se battre contre l'apathie politique. Car aucune autorité politique, aussi démocratique soit-elle, n'a intérêt à voir ressortir son passé en la matière. Le désintérêt public joue également sa partition de l'oubli.

Le temps de la perpétration est aussi temporisé par la valeur morale accordée par la communauté internationale au pays et les intérêts économiques qu'y ont les uns et les autres. Il est également bien sûr, temporisé par son herméticité aux regards étrangers. Il y a donc avant, pendant et après le crime, un aspect géopolitique. Un pays vivant sans heurts avec la communauté internationale bénéficiera d'un délai bien supérieur de réaction à un pays sous surveillance. Un pays ouvertement libéral ou une force politique prônant le libéralisme le seront d'autant plus. Le million de morts en Indonésie, 1965/66 en est une preuve éclatante.

Le temps du jugement dépend également de la situation géopolitique du pays. D'un point de vue politique, l'équilibre se fait sur le nombre acceptable d'accusés et sur ce que ces individus représentent, car aucune peine ne sera jamais en accord avec l'immensité d'un crime de masse. Certains génocidaires reviennent chez eux comme des héros nationaux après avoir purgé leur peine. C'est même assez courant. D'autres vivent paisiblement à la vue des familles de leurs victimes. D'autres encore préfèrent rester en exil après que leur peine a été purgée, préférant la semi-liberté à la mort.

Pour autant, la justice pénale internationale est la seule justice entièrement et uniquement dédiée à l'être humain, « *Il ne peut y avoir de paix sans justice...* » rappelait Benjamin Ferencz. La justice doit être rendue au plus faible pour que la paix s'installe. De plus, pour le droit pénal international, l'individu est propriétaire de son corps, ce qui n'est pas le cas dans les

droits nationaux qui peuvent soumettre le corps des individus à des traitements supposés bénéfiques pour la communauté.

Dans ce périple, je n'ai pas découvert que la justice, j'ai aussi découvert la haine brute. Non pas directement, mais à travers des mises en garde. C'est une chose curieuse de s'entendre prévenir que le mal existe et qu'il faut s'en méfier.

Un de mes amis m'a mis en garde alors que je prévoyais de rencontrer un génocidaire. Il m'a dit : « Fais attention. C'est une mauvaise personne ! » Un peu comme ma guérisseuse qui me disait que j'attirais le mal sur moi à force de traîner dans les basses-fosses de l'humanité. Mais l'ami qui me prévenait n'a rien d'un guérisseur, il est lui-même en contact avec des génocidaires. Cela m'a rappelé la réponse d'un moine-exorciste à qui je demandais s'il avait rencontré le diable. Il a réfléchi, a consulté un autre moine-exorciste avant de répondre. Il m'a dit : « Oui, parfois on voit le mal ! Dans les yeux surtout ! »

Je suis parti chercher un mot, j'ai trouvé le mal, j'ai fait un rêve initiatique et vu ma façon de penser s'écrouler. J'ai trouvé le mot ethnocide. Mot jumeau de génocide et conçu par le même juriste, Rafael Lemkin.

L'ironie de cette histoire est que je ne suis certainement pas parti à la recherche de ce mot. Car en fait, je le connaissais déjà, mais je l'avais oublié. Je m'en suis rendu compte récemment. Jean Malaury l'emploie à la page 525 du « Dernier roi de Thulé » en parlant du système scolaire ethnocidaire, copie du système scolaire occidental, utilisé pour instruire les jeunes Inuits et qui ne correspond ni à leur structure culturelle ni à leur construction intellectuelle. Jean Malaury avait dû lire ou entendre Lemkin dans les années 50. En effet, Rafael Lemkin se battait pour faire reconnaître les deux crimes : ethnocide et génocide. Mais il dut abandonner l'ethnocide dans le combat qu'il mena pour faire aboutir ses idées qui se

concrétisèrent par la convention de prévention et de répression du crime de génocide, approuvée en Assemblée générale de L'ONU en 1948.

Drôle d'itinéraire qui m'a amené à faire cette boucle du microcosme au macrocosme et de l'humanité à mon humble petit cerveau. Mais je n'étais pas entièrement au bout du chemin et mon questionnement allait rebondir de façon inattendue. Deux rencontres, deux discussions totalement différentes allaient me donner la preuve qu'une prise de conscience est souvent la toute petite partie visible, annonciatrice ou révélatrice d'un grand tout. Un mouvement en cours. Quelque chose de non entièrement déterminé, mais qui me conduisait sur la recherche d'un chamanisme de l'humanité et de la terre. Si le chamanisme est l'émanation d'une communauté, se peut-il que l'humanité en conçoive un ?

3.3 Le Père fondateur de la CPI et mon médecin

3.3.1 Macrocosme

Poursuivant ma recherche, je rencontrai Benjamin Ferencz aux États-Unis pour une série d'entretiens filmés.

Benjamin Ferencz a eu une vie de légende. Arrivé à dix mois à Hells Kitchen, New York, ayant fui sa Roumanie tout juste natale et les persécutions faites aux Juifs, il vécut avec ses parents dans la plus grande pauvreté pendant toute sa jeunesse. Enfant remuant et indiscipliné, il côtoie autant les gosses des rues que les bancs de l'école. Mais il est incroyablement intelligent et ses professeurs, l'ayant déposé, proposent une bourse d'études à sa mère.

Après avoir fait tous les petits boulots pour survivre, il sort

d'Harvard en 1943, un doctorat de droit en poche, à 23 ans.

Il s'engage alors dans l'armée pour rendre à sa patrie d'adoption ce qu'elle lui a donné et après plusieurs batailles pour la libération de la France, il délivre des camps de concentration en Allemagne, voit l'horreur, puis passe de l'artillerie aux enquêtes sur les crimes de guerre. Il faut ajouter ici qu'il a déjà quelques compétences, ayant très largement contribué à l'écriture d'un volume signé par un de ses professeurs, sommité internationale dans ce domaine.

Démobilisé, il reprend du service dans les équipes d'enquêteurs américains, chargées de réunir les preuves pour le procès de Nuremberg. Son travail consiste surtout à fouiller les ruines des immeubles d'administrations allemandes pour en exhumer des registres et des bilans. C'est ainsi qu'il tombe sur des liasses de rapports des Einsatzgruppen, ces commandos chargés d'éliminer, Juifs, communistes et Tziganes à la suite de l'avancée des lignes allemandes sur le front de l'Est. Ce qu'on a appelé la Shoah par balles. Il accumule les preuves signées d'un million de victimes et devient à 26 ans le plus jeune procureur en chef d'un tribunal pénal international. Record qu'il détient toujours et qui n'est pas près d'être battu.

Après Nuremberg, il devient un des responsables du programme de restitution des biens juifs et se tourne dans les années 70 vers le combat pour la paix. Le rideau de fer est tombé. La guerre du Vietnam fait rage. Il écrit en vain des livres pour prouver le bien-fondé du droit pénal international avant de prendre son bâton de pèlerin pour parcourir réunions, manifestations, associations, ONG et groupes de pression afin de sensibiliser les esprits de l'intérêt d'un droit pénal supranational censé protéger l'humanité des exactions et génocides. Travail de titan qui se concrétise par la naissance de la Cour Pénal internationale (CPI) dont il est le père fondateur.

Ayant lu ses mémoires, une petite phrase m'était restée.

Anodine et presque hors contexte tant l'histoire de sa vie est riche. Benjamin Ferencz dit que dans tout ce qu'il a vécu, cette énorme masse de vie associée aux événements du XXe siècle, ce qui l'a le plus étonné, c'est « le lent éveil de la conscience de l'humanité ».

Je l'interrogeai donc sur cette phrase pour comprendre ce qui de ses expériences et de ses observations, avait motivé cette réflexion. Benjamin Ferencz expliqua qu'après la Seconde Guerre mondiale, il y eut un sursaut des pays, des politiques, ce qui a réuni les nations du monde autour notamment de textes comme la déclaration des droits de l'homme de 1948. Cet élan fut bref, interrompu par le rideau de fer qui scinda le monde en deux et interdit de fait, tout développement d'organes supranationaux et de lois pénales internationales.

Mais, dans ce temps où les nations restèrent muettes face aux crimes commis, les peuples se rassemblèrent pour faire entendre leurs voix. Des manifestations pour la paix sont organisées. Des ONG se créent. Éduqués par les crimes de la Seconde Guerre mondiale, les peuples occidentaux ne veulent pas être instrumentalisés par leurs gouvernements et perpétrer à leur tour ces crimes qu'ils ont condamnés. Des Français se lèvent pour dénoncer les crimes commis contre les Algériens, des Américains font de même pour protéger les Vietnamiens des agissements de leur armée. C'est ce qu'appelle Benjamin Ferencz, le « lent éveil de la conscience de l'humanité ». Lorsque les gouvernements se sont tus sur ce sujet, les peuples se sont éveillés.

3.3.2 Microcosme

Quelques mois plus tard, mon médecin, le Dr Boehler, me demandait dans les questions d'usages qui introduisent une consultation, ce que j'avais fait ces derniers temps. Je lui raconte en deux mots ma rencontre avec

Benjamin Ferencz, ma quête et les réponses obtenues à propos de cet « éveil de la conscience de l'humanité ».

Le Dr Boehler me répond : « Oui, dans ces années-là, il y a réellement eu un éveil de la conscience ». Alors que j'acquiesce, le docteur développe son propos. Mais il me parle d'un tout autre éveil. Il s'agit d'un éveil concomitant avec l'éveil des peuples qui refusent l'inacceptable, et qui concerne non pas l'humanité, mais l'infiniment petit de nos cellules.

Alain Boehler fait partie de ces médecins qui n'ont pas trouvé suffisant de sortir de l'école de médecine avec un doctorat et qui ont continué à étudier à travers d'autres disciplines. Des disciplines qui prennent l'être humain comme un tout en relation avec l'extérieur et non comme un assemblage d'organes géré par un cerveau. Il devint acupuncteur, puis étudia l'auriculomédecine auprès de son inventeur Paul Nogier. En quoi sa démarche a-t-elle permis de voir un éveil ?

L'auriculomédecine est née de plusieurs constatations. Le docteur Nogier s'est intéressé dans les années 50 et 60 à un certain nombre de pratiques qui n'étaient pas à la mode à l'époque comme l'acupuncture, la psychologie, l'homéopathie, etc. Il s'intéressa à la pratique d'une guérisseuse qui cautérisait un point de l'oreille pour soigner les sciatiques. Prenant ce point comme départ, il cartographia la colonne vertébrale sur l'oreille, puis les points relatifs aux organes, etc. La puncture de ses points soulage les organes et vertèbres auxquels ils correspondent. Les recherches de Nogier évoluèrent lorsqu'il constata un changement du pouls radial quand il exerçait une pression sur des points de l'oreille. Le chirurgien René Leriche avait déjà remarqué ce phénomène chez un de ses patients qu'il venait d'opérer. Quand il approchait la compresse de sa peau, l'artère fémorale se mettait à battre de façon particulière. Nogier fit donc des recherches et découvrit que lorsqu'on

approche des couleurs, de la lumière, des matières de la peau, il se produit une réponse qu'il appela « signal vasculaire autonome » ou VAS pour « vasculaire autonomic signal ». Le revêtement cutané du corps humain apparut à Nogier et à ses élèves dont faisait partie Alain Boehler, comme un vaste système de réception d'informations électromagnétiques. Informations traitées de façon inconsciente par le cerveau et auxquelles l'organisme apporte des réponses. Cette technique qui n'est toujours pas admise par la faculté de médecine est bien évidemment un plus pour le diagnostic. Elle est aussi à l'origine d'un changement de conception.

L'être humain dans son environnement devient vibratoire. Notre entourage aussi bien proche qu'éloigné est constitué d'ondes. Le son, la lumière (couleurs, formes), tout est vibrations. Mais il est admis que ces vibrations nous parviennent par nos yeux et nos oreilles, pas par les cellules de notre peau.

Il y a eu à partir des années 60 un éveil des consciences qui amena ces recherches partout dans le monde. Les Russes isolés ont mené des recherches très proches de celles des Américains. De façon fort différente, avec des objectifs peut-être distincts, mais une curiosité similaire et au même moment par des scientifiques qui n'étaient pas en relation entre eux, et ceci, dans un assez grand nombre de disciplines relatives au monde vibratoire. Cet éveil a apporté une autre vision du vivant et de nos liens à la vie. La révolution de l'épigénétique continue ce mouvement. Les scientifiques français ont été très actifs dans cet éveil au monde vibratoire. Il est à noter que là aussi, c'est l'observation de la pratique d'un guérisseur qui est à l'origine de l'auriculomédecine. Beaucoup d'acupuncteurs chinois ont intégré les découvertes de Nogier dans leur pratique plurimillénaire.

3.3.3 Double éveil

Il y a donc eu deux éveils des consciences dans la même période. Benjamin Ferencz l'a perçu dans sa démarche pour la paix dans le monde, Alain Boehler l'a vécu dans sa démarche de médecin. Chacun d'eux a été témoin de cet éveil dans son domaine.

Mais aussi immense que nous paraisse cet éveil, il est purement occidental. Il a eu lieu dans quelques villes aux États-Unis, en Europe et en Russie. L'Asie et l'Afrique n'ont pas été touchées de la même façon. L'Afrique adhèrera plus tard aux idées de lois supranationales ; quant à la vision de l'homme vibratoire, c'est pour eux une évidence, tout comme en Asie. Quant à l'Amérique du Sud, les dictatures ont empêché toute évolution dans ces années-là et la vision du vivant est souvent plus baignée de chamanisme sur ce continent que sur le nôtre.

Difficile de dire ce qui a motivé ces éveils de conscience. Hiroshima, la Shoah, les millions de victimes de la Seconde Guerre mondiale, les guerres de libération coloniale, les conflits qui en ont découlé. Il y a dans tout cela de quoi éveiller les consciences et susciter une obligation militante pour la paix. Cet éveil né dans les années 1950 a eu le temps de mûrir pour exploser dans les années 60 et 70 en s'imposant comme une obligation de conscience collective. L'être humain, individu et partie de l'humanité, est l'objet unique de cet éveil.

Cet éveil interroge la nature de notre corps dans ses interactions avec l'extérieur autant que les interactions des individus assemblés en une seule entité, l'humanité.

Cet éveil global propose aussi une nouvelle lecture du chamanisme. Puisqu'il nous amène à considérer l'aspect vibratoire de notre propre matière organique et à considérer notre semblable comme une partie de nous-mêmes à travers l'humanité, et ceci en termes physiques et donc en dehors de

tout dogme religieux.

L'éveil de la conscience à l'homme vibratoire s'est répandu à travers de nombreuses médecines douces y compris en France qui a toujours été un des pays à la fois des plus novateurs par la créativité de ses chercheurs et des plus réfractaires à toute évolution par les autorités institutionnelles.

L'éveil de la conscience lié aux refus des guerres et génocides s'étend aujourd'hui aux luttes contre le capitalisme et contre les pollutions, aux mouvements pour le climat et pour la survie de l'homme sur terre ce qui n'est pas fortuit. Nous savons aujourd'hui qu'une action à des dizaines de milliers de kilomètres peut venir entraver la bonne marche de notre métabolisme. C'est une prise de conscience tout à fait nouvelle pour la plupart des gens.

Nous sommes donc arrivés au moment d'une possible réunion de ces deux prises de conscience. La conscience de l'humanité pour elle-même et l'éveil à un être vibratoire tentent de fusionner à travers différents mouvements populaires internationaux qui recherchent un équilibre entre l'individu, son espèce et la Terre.

Mais, ce mouvement n'est propulsé que par un pourcentage modeste d'esprits ouverts d'une part. D'autre part, il résulte de la destruction de la Terre et des populations de l'humanité. Si les deux premiers éveils ont été produits par la guerre et ses conséquences, celui qui est en cours résulte du cataclysme produit par nos sociétés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Comment la pensée occidentale a-t-elle produit cet éveil et ses suites bénéfiques, tout en continuant à ravager ce qui l'entoure ? Ce paradoxe reflète une inertie logique, mais également un nouveau repli de la pensée.

4 — *LA PROPAGATION DU MAL*

4.1 *Une terrasse au printemps*

Nous sommes un petit groupe à refaire le monde sur une terrasse de café à Montreuil. C'est le printemps, la soirée est belle et se prolonge. On parle d'idées, de personnes, d'engagement politique, de militantisme, on rigole surtout. Parler d'idées de gauche dans une commune communiste en 2018 apporte beaucoup d'autodérision dans les discussions entre copains conscients du monde qui les entoure. La terrasse est remplie, des gens attendent que des tables se libèrent. Il y a encore des enfants dehors, nous sommes vendredi soir, près de la mairie. La différence très importante entre cet endroit précis et la majorité des terrasses sur lesquelles se déroulent les mêmes scènes partout en France au même moment est la mixité de cet endroit. Sur la même terrasse, il y a des jeunes, des vieux, des peaux noires, café au lait, beurre, blanche, roses et grise. Il y a certes quelques bobos comme souvent à Montreuil, mais il y a surtout des artistes, de très vieilles personnes qui ont toujours vécu là et viennent boire un verre le soir. Une gardienne d'immeuble avec ses copines, des responsables politiques, des groupes de jeunes qui se regroupent avant d'aller continuer la soirée ailleurs. Il y a une mixité d'âges et de milieux sociaux aussi importante que la mixité apparente de visages et de peaux. Cette mixité favorisa ce soir-là la rencontre entre deux tables.

Un jeune homme demande à se joindre à nous, se plaignant de la discussion artificielle de sa table essentiellement composée de belles jeunes filles qui selon lui ne parlent que de leurs doutes et peines de cœur, alors que nous — il nous écoute

depuis un moment —, nous discutons d'idées et de politique. Il se joint donc à nous, non sans être vertement rabroué par le plus bourru de la table qui lui dit qu'il n'a rien à faire avec des vieux c... et qu'il ferait mieux de profiter de la vie avec les filles de sa table. La sagesse est rarement du côté des plus jeunes, notre jeune homme rigole et s'installe parmi nous pour partager notre discussion qui va s'orienter vers l'immigration et les problèmes d'intégration. Rien de plus commun à notre époque, surtout à Montreuil, surtout à une table où il y a des fils de Polonais, d'Italiens, d'Algériens, tous Français de nationalité et descendants de confessions juives, musulmanes, catholiques. Autant de différences d'origines que de différences sociales et de différences d'âge. Le point de rassemblement de la discussion et de ce petit échantillon est la France, la république laïque française, mais avant tout, comme partout en France, la ville, le village et le quartier. Ce qui rassemble le plus dans notre beau pays est heureusement ou malheureusement ce qu'on appelle communément l'esprit de chapelle. Y compris dans les derniers bastions communistes de banlieue où les chapelles manquent pourtant de fidèles.

Dans la discussion, Montreuil apparaît comme une ville ouverte aux différences. Ce qu'elle est certainement. Il y a dans cette ville un humanisme militant porté par le plus grand nombre, autant par conviction que par une nécessité due à la mixité. Chacun sait ici qu'il en va de la cohésion sociale et de la paix entre les dizaines de communautés.

Notre jeune homme habite à deux pas, en face de la mairie, à côté du métro, à moins de cent mètres d'un des cinémas les plus actifs de France, en face d'un nouveau théâtre, scène nationale, en plein cœur de la ville. Il ne vient pas des « cités ». Il a un petit accent chantant, mais pas d'accent de banlieue et n'utilise aucune des locutions si fréquentes dans le 9-3. De la table, c'est de loin celui qui a la coupe de cheveux la

plus soignée et la peau la plus blanche. Il est français comme nous tous.

Nous apprenons que son grand-père algérien est mort au combat pendant la Seconde Guerre mondiale. Son père et sa mère ont toujours vécu en France. Lui, est installateur internet sur Paris. Il passe donc son temps à installer ou dépanner des clients uniquement Paris. Il nous dit qu'à Paris, les gens sont beaucoup plus racistes qu'à Montreuil. Dans son métier, il est impossible de répondre à une attaque raciste. Il ne peut donc que les subir. Et il en subit chaque jour, prisonnier temporaire de clients malveillants. Au milieu de la discussion, il lâche une petite phrase. Pas un murmure. Juste une petite phrase, comme pour lui, les yeux un peu dans le vague, pris un instant dans ses pensées. Il dit : « De toute façon, ils vont tous nous tuer ! »

La phrase est restée un instant en suspens avant que les questions arrivent douces et étonnées. Il développe alors un peu son sentiment. Il ne s'agit pas d'une idée, c'est un ressenti, quotidien, intime, profond. « Ils vont tous nous tuer ». Ce jeune homme vit avec ce sentiment en lui. Il n'en fait pas une peur. Peut-être est-ce une angoisse profonde. Mais avant tout, cette assertion porte sur ce que ce jeune homme voit avec certitude comme son destin. Nous n'avons pas poussé les questions plus loin, abasourdis. Comment un adulte d'une petite trentaine peut-il vivre avec cette idée en tête ?

C'est assez simple. La non-reconnaissance de la mort de son grand-père, l'acceptation de ses parents d'appartenir à un rang inférieur de la société, sa soumission quotidienne au racisme par obligation de garder son travail. Sa disparition avec celle des « Arabes » de France dans un génocide lui apparaît comme une fatalité, pas comme une idée, mais comme un destin inéluctable. C'est un aboutissement. Le croisement final du chemin de la soumission avec celui de la haine.

Pourquoi a-t-il dit ça ? Ce soir-là, ce garçon s'est joint à nous pour nous dire cette phrase. Pour que je l'écrive. Voilà mon sentiment intime et sincère. C'est une manifestation de l'intelligence organique. Pourquoi a-t-il dit ça à ce moment-là ? Je n'ai pas pris part à la discussion au-delà de quelques généralités. Je n'ai à aucun moment parlé de ce que j'étais en train d'écrire. Peut-être a-t-il dit ça pour que je l'écrive. Peut-être est-ce uniquement l'émanation d'un sentiment partagé.

J'ai raconté ce moment à des personnes qui connaissent les mécanismes du génocide. Elles ont toutes été frappées de stupeur. En effet, c'est un des marqueurs importants annonciateurs d'un crime de génocide.

On ne parle le plus souvent que de la propagande haineuse comme génératrice de la propagation du mal. On parle moins souvent de l'insidieuse soumission des futures victimes par la peur. Lorsque le crime de génocide prend comme cible une population définie par ses origines ethniques ou religieuses, un certain nombre d'individus de cette population pressent sa fin. Comme lors de l'imminence d'une guerre alors que les hommes belliqueux, se pensant déjà victorieux, paradent, d'autres pressentent le chaos et l'horreur dans lesquels ils vont être plongés.

L'homme que j'ai rencontré par cette belle soirée de printemps sait qu'il fait partie de ce surplus de l'humanité lorsqu'on dit qu'on ne pourra nourrir tout le monde. La place qu'il occupe en fait un relais naturel de notre communauté française. Il voit d'un côté le terrorisme islamique qui fait peser des menaces de représailles sur chaque individu pouvant être identifié comme « arabe », musulman ou non ; de l'autre, le racisme ordinaire alimenté par les angoisses de l'avenir qui prend comme solution à tous les problèmes ce surplus humain indésirable dont on parle à travers des statistiques, mais qu'il voit se concrétiser sur sa personne.

Ceux qui se battent, qui luttent, vivent à travers leurs idées. Ceux qui vivent au milieu de la société avec le but modeste d'y avoir leur place, en cristallisent les sentiments. L'accumulation de la haine, l'acceptation d'être un citoyen de seconde catégorie par lassitude font de ce jeune homme un relais sensible de l'intelligence organique. Notre conscience commune a déjà accepté le pire, conforté chaque jour dans son choix par des informations qui viennent le légitimer.

4.2 Les Témoins de la bestialité

Père Maxime, moine orthodoxe, me disait qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un stade rempli de jeunes débordant d'énergie, hurlant son enthousiasme pour une musique ou acclamant une idole. Le point de bascule dans le drame est l'exact point d'équilibre de l'euphorie si l'on considère ce point comme purement énergétique.

La foule décuple l'énergie de chaque individu. Un film partagé par une salle de cinéma comble provoque plus d'émotions pour chaque spectateur que le même film projeté dans la solitude de son salon. Un opéra vécu dans une salle procure plus d'émois sensoriels que le même opéra vu sur un écran. C'est une expérience que nous connaissons tous. Il y a dans ces moments une émotion certainement cousine de l'intelligence organique des Inuits décrite par Jean Malaurie.

Le déchaînement de la violence semble proche de ce genre de manifestation. Les explosions de haine sont aussi communicatives que celles de joie. Contrairement à ce qui est généralement admis, la propagation de la bestialité est plus flagrante hors de groupes humains constitués par une institution. Dans ce qu'il m'a été donné d'observer, j'ai noté qu'il y avait une plus grande bestialité dans des bandes

informelles, créées pour la circonstance dans le but de tuer, que dans des groupes militaires d'hommes formés au combat et aguerris. Les milices hutues, composées de paramilitaires encadrants des civils, ont sombré très rapidement dans une horreur que les Einsatzgruppen n'avaient pas atteinte lors de la Shoa par balles. La propagation de la bestialité a atteint toutes les couches de la population hutue. Dans certaines communautés, la décision d'étendre le génocide des Tutsis aux femmes enceintes et aux nourrissons a été votée au sein d'assemblées de villages. L'intrication des communautés était telle que les votants connaissaient au moins en partie ceux qui allaient être tués les jours suivants. Et ce qui est frappant dans ces carnages est le recours quasi systématique à la torture avant l'assassinat.

Les Einsatzgruppen (3000 soldats) responsables d'environ 1,5 million de morts (1 M comptabilisé lors du procès à Nuremberg) sont proportionnellement plus « professionnels » dans l'accomplissement de l'horreur. Ils tuent, quotidiennement, mécaniquement, s'acquittant de leur basse besogne avec un soin administratif qui les confondra. Lorsqu'on creuse un peu dans le macabre, on trouve des gradés comme Otto Ohlendorf, économiste, secrétaire d'État et commandant de l'Einsatzgruppe D qui officia en Ukraine et Crimée de 1941 à 1942 et qui sera pendu pour être responsable de 70 à 90 000 victimes essentiellement juives.

Qu'est-ce qui fait la différence entre des commandos de la mort des Einsatzgruppen chargés de tuer tous les Juifs, francs-maçons, communistes, Tziganes, handicapés dans les territoires fraîchement conquis par la Wehrmacht et des commandos paramilitaires hutus chargés d'exterminer les Tutsis avec l'aide des populations locales ?

Le nombre de victimes dans le minimum de temps. Plus il y a de tueurs, plus il y a la possibilité de faire un grand nombre

de victimes dans un temps réduit. Mais ce massacre ne peut se perpétrer que par une libération de bestialité. Une population ne devient pas criminelle dans l'improvisation. Il faut créer la barbarie. L'efficacité des Hutus semble étroitement liée à leur bestialité. Du côté nazi, tous les membres des Einsatzgruppen sont des individus fanatisés et entièrement dociles aux ordres. Ohlendorf soucieux du moral de ses troupes a dirigé personnellement plusieurs massacres pour montrer aux soldats le bien-fondé de leurs actes. Malgré ce souci, malgré l'encadrement, malgré le fanatisme, malgré la docilité de ces soldats au régime, certains souffraient de dépression. Ce qui était un frein à la production de morts. Il résulte de cette observation que des massacres commis par l'ensemble d'un peuple sont beaucoup plus dangereux, car plus rapides, que par une armée organisée. Ça ne veut pas dire qu'un bataillon ne peut pas faire une hécatombe de temps en temps. Il y a beaucoup d'exemples. Mais l'accomplissement d'un génocide reste mécaniquement plus puissant lorsqu'il est accompli par un nombre conséquent de bourreaux. Plus la population bourreaux est nombreuse, plus la torture avant assassinat semble fréquente et le mode d'assassinat rustique ne fait aucun cas de la souffrance durant l'agonie. La bestialité est généralement plus partagée par ceux qui n'ont pas été entraînés pour tuer, mais qui le font sous une pression psychologique et/ou sociale.

Beaucoup — surtout dans la France coupable de l'après-génocide rwandais — ont voulu rattacher la barbarie à une supposée culture tribale africaine. Ces objections reflètent un racisme du premier degré et sont bien évidemment infondées. Les Khmers rouges qui étaient essentiellement bouddhistes de naissance (certains dirigeants étaient d'anciens moines) ont commis des horreurs aussi terribles sur leurs semblables que les Hutus sur les Tutsis.

Si l'on compare objectivement les crimes par le mode opératoire, l'argent mis en jeu pour les réaliser et le bénéfice que les criminels en ont tiré, on peut dire que les Allemands étaient les plus riches pour tuer par balles, mais que les exécutants ne gagnaient pas plus que leur salaire. Le peuple allemand convaincu ou pas de la doctrine nazie n'était qu'un bénéficiaire virtuel. Les dignitaires du régime étaient les seuls réels bénéficiaires directs de ces crimes.

La défense d'Ohlendorf consista à prétendre que la haine des Juifs contre les Allemands était telle qu'il fallait bien qu'un des deux peuples élimine l'autre. Les nazis étaient plus nombreux, armés et détenaient le pouvoir. Les Juifs, très minoritaires, n'étaient pas armés et n'avaient aucun pouvoir, y compris dans l'administration. Cette opposition suffit à démonter la défense d'Ohlendorf, mais elle est devenue dans la rhétorique de la haine un préalable courant aux horreurs.

Les milices tutsies encadraient et enrôlaient des civils pour procéder au massacre. C'était l'aboutissement d'un long travail de préparation psychologique ainsi que la répétition de massacres génocidaires qui avaient déjà existés. Ils tuaient avec des machettes qui étaient distribuées par dizaines de milliers. Il reste d'ailleurs des zones d'ombres sur la provenance des machettes ainsi que sur l'argent et les prêts qui ont servi à les acheter. Ils tuaient rarement du premier coup. Ils coupaient souvent et laissaient mourir leurs victimes. Beaucoup de bourreaux avaient quelque chose à gagner dans la disparition de leurs voisins, proches et même membres de la famille. Se montrer docile à l'autorité génocidaire pouvait rapporter une terre, une maison, un bœuf, un poulailler, mais aussi, et surtout la reconnaissance d'appartenir au peuple fort. La veulerie et la cupidité n'ont aucune limite. Apparaître docile à l'autorité prouvait son appartenance à l'ethnie. Il ne faut pas oublier que les Hutus modérés ont été tués comme les Tutsis.

Dans les massacres de masse et les génocides de moteur populaire, l'appartenance au groupe est souvent une condition de survie pour la plupart des individus.

Les Khmers rouges ont tué des Vietnamiens, des Chams, mais aussi principalement et sur le nombre total, des Khmers qui n'étaient pas du parti. Il s'agit principalement au début, d'intellectuels, des personnes instruites, d'artistes, puis des porteurs de lunettes de vue (signe d'une culture urbaine) et enfin des Khmers rouges eux-mêmes. Des bourreaux de plus en plus jeunes ont fini par s'entretuer pour rester aux ordres.

L'autogénocide cambodgien qui a vu disparaître un quart de la population du pays en quatre ans a été perpétré par des adolescents qui pour les assassinats, utilisaient principalement des bâtons de bambous. Le manque d'argent peut expliquer le manque d'arme, il s'agissait également de tuer sans bruit. Les bourreaux n'avaient rien à gagner si ce n'est une reconnaissance qui garantissait leur survie et aussi souvent à manger, car la famine sévissait partout.

Au Cambodge, la cupidité et la vénalité sont inopérantes pour expliquer la bestialité. La survie par l'appartenance au groupe des bourreaux apparaît comme le ciment fédérateur des tueurs qui les a motivés à perpétrer leurs crimes. C'est dans ce schéma qu'explose la bestialité.

Un groupe humain est plus fort que n'importe quelle doctrine surtout lorsqu'il sent que tout lui est permis. La bande se soude par la violence beaucoup plus vite qu'une hiérarchie militaire n'arrive à le faire avec des hommes entraînés et payés. Il suffit de montrer comment on tue et de dire « Fais-le et tu vivras avec nous » ou encore « Fais-le si tu veux manger » pour que beaucoup passent à l'acte. Faible par nature ou par circonstances, le moment de bascule n'est pas choisi. Le goût du sang peut alors briser tous les tabous. C'est ainsi que se propage la cruauté dans une société qui vivait normalement

quelques semaines ou quelques mois plus tôt.

La bestialité devient un acte de grégarisation banal lorsque toute compassion a disparu. Lorsqu'il ne reste plus rien d'humain, il n'y a que les plus bas instincts pour reconnaître les membres du groupe. Lorsqu'il ne reste plus rien d'humain, les individus égarés se regroupent par la bestialité pour ne pas tomber dans les fosses communes qu'ils ont fait creuser à leurs victimes. Une des locutions les plus utilisées pour parler de l'esprit du nazisme est « la bête immonde », il faut comprendre et visualiser ce monstre comme la concrétisation d'une bestialité populaire active. La bête immonde naît du peuple.

4.3 Tribus éphémères

Les guerres tribales sont de retour. Les guerres tribales sont certainement les images que peut nous offrir notre passé gaulois tant convoité par les tendances nationalistes. Il ne sera malheureusement pas fédérateur, comme beaucoup le souhaitent, et pour cause. Le morcellement de la société est partout. Manque de syndicats, manque de partis politiques. Les analystes s'en donnent à cœur joie. Mais la problématique reste la même. Des groupes naissent, formés par des individus qui se reconnaissent entre eux pour se battre sur un point commun, ponctuel, épidermique, aussi volatil qu'essentiel. Tout sujet peut prétendre à la lutte, de la nourriture bio au viol en passant par la famine dans le monde. Les luttes éphémères s'enchaînent au rythme des modes et révèlent la porosité mentale de la population qui ne semble plus apte à placer ces luttes sur une échelle d'importance vitale. Toutes ces personnes si fragiles, si précaires, si déterminées, si faciles à manipuler sont autant de brindilles nécessaires à un embrasement général. Il suffit

d'orienter leurs regards sur une cible pour que tous ces petits bataillons se mettent en marche avec le sentiment d'appartenir à une tribu qui défend les intérêts de la communauté. Il suffira de dire « arabes » comme on a dit « juifs ». Ça se fera au coin de la rue, dans les cités. Organisés par les uns un jour, par les autres le lendemain.

Les pressions exercées sur les populations européennes, divisées et sous-divisées en communautés sociales, religieuses et ethniques sont telles qu'une déflagration de violences génocidaires est possible. Nous vivons sur la frontière depuis longtemps et quasiment en permanence. Il y a eu peu de moments de réelles baisses de pression dans les vingt dernières années. Les victimes potentielles le sentent. Les femmes et hommes politiques, nationalistes, libéraux et populistes ne se lassent pas d'ajouter à la pression en toute inconscience. Porter secours à une personne non européenne est souvent puni. Ceux qui aident humainement leurs semblables sont poursuivis. Des milices populaires se forment un peu partout en Europe pour chasser des migrants et leurs aides. D'autre part, personne ne connaît le pourcentage suffisamment radicalisé des membres des forces de l'ordre ou de l'armée pour laisser faire ou participer à des exactions ou à des massacres de masse. Les autorités nationales des pays d'Europe semblent incapables de jauger le phénomène.

Il suffit d'une indication, d'une autorisation, d'un accident, d'un faux pas, d'un vrai ou faux attentat pour que tout bascule. Le déclenchement d'un ensemble de massacres génocidaires lié à une guerre conventionnelle est également réel. Que le moindre chaos politique engendre des dizaines de milliers de morts est devenu habituel partout dans le monde y compris en Europe. La déflagration de violences de la guerre de Bosnie devrait nous alerter. Le risque ne veut pas dire que ça va arriver, mais que ça peut arriver.

Le nazisme a créé une fracture civilisationnelle dans toute l'Europe et même au-delà. L'eugénisme notamment par la stérilisation forcée des personnes trisomiques a existé après la Seconde Guerre dans des pays qui avaient jugé les criminels nazis. Cet eugénisme perdure. Les Serbes ont prouvé qu'on pouvait nettoyer des villages moins de cinquante ans après avoir combattu les nazis. La fracture civilisationnelle ne s'est pas refermée avec le procès de Nuremberg, nous sommes encore dedans. Le danger existe toujours en Europe et en France. Notre culture du risque ne s'intéresse absolument pas à ce problème ni aux facteurs de propagation insidieux extérieurs aux discours de haine. Pourtant l'absence de cohésion sociale, la soumission, l'encouragement à l'individualisme, à la veulerie et à la cupidité propagent le mal de façon continue bien plus efficacement que quelques discours sporadiques de haine. Notre société de communication et de consommation offre à ces facteurs toutes les voies pour se propager.

La période qui s'ouvre semble être une spirale qui nous entraîne inexorablement vers le fond. Ce n'est pas la première fois qu'un peuple voit son avenir s'assombrir. L'actuelle nouveauté réside dans la lecture d'un futur qui se fait d'abord par des projections scientifiques, et non plus par des augures magiques ou des prophéties religieuses.

On parle de réchauffement climatique, de pollution, de montée des eaux, de flux migratoires et d'extinction des espèces, d'économie, d'écologie, d'impacts sociaux et de conflits dans lesquels s'inscrivent les pires scénarios à venir ; ceci à travers des chiffres, des statistiques et des débats qui revêtent le sceau de la vérité scientifique couronnée par la preuve en images déversées en flux ininterrompu sur nos écrans, petits et grands. La logique mortelle de la bêtise dans laquelle nous nous enfonçons aujourd'hui est celle qui a prévalu à notre aveuglement de l'effondrement depuis soixante ans.

Pourquoi les réactions sont-elles si peu porteuses de changement ? Nous avons pourtant tous les éléments qui fondent une société évoluée : un niveau élevé d'éducation, un partage libre du savoir et de l'information, des valeurs humanistes. Pourquoi ces vecteurs évidents de civilisation semblent-ils jouer aujourd'hui contre notre survie ?

5.1 *Tante Madeleine et la « bibelotisation » du monde*

« Grâce au petit format de son écran, la télévision transforme tout en bibelot »

Günther Anders. *Le monde comme fantôme et comme matrice*, 1956

Avant que les écrans deviennent plats, ils servaient souvent à disposer des bibelots sur des napperons en dentelle. Statuettes de chérubins, miniatures de poupées folkloriques, animaux en porcelaine ou en pâte de verre, fleurs artificielles et photos de familles encadrées contribuaient à intégrer le téléviseur dans le salon en faisant de lui un meuble à l'égal des autres. Ces représentations inertes trônaient tels des fétiches sur l'appareil qui lui aussi était là pour produire une réduction du monde. Et si l'image s'animait dès qu'on l'allumait, il servait à figer dans l'esprit de son propriétaire, des représentations d'un monde réduit qui continuaient de remodeler son esprit longtemps après avoir été éteint.

Le téléviseur de la ferme bretonne de ma grand-tante Madeleine portait bibelots et napperons sur le dessus et reposait sur un meuble qui lui était entièrement dédié. Mais chose curieuse, il était rarement allumé. Agriculteurs retraités, le couple vivait toujours dans leur ferme, mais sans plus de famille que d'animaux ! Le poste lui avait été offert par ses enfants pour agrémenter les soirées d'hiver qui ne se passaient plus en famille autour de la cheminée depuis déjà plusieurs décennies. L'arrivée de la télévision ne bouleversa pas les habitudes de vie, mais provoqua une réaction que personne n'avait prévue.

Tante Madeleine était une femme forte et courageuse, elle avait la larme et la colère facile, signes d'un caractère bien trempé. On disait qu'elle n'avait pas d'humour et son mari et

ses enfants s'en amusaient souvent en la calmant avec affection lorsqu'après une petite boutade, elle se mettait en colère. En fait, elle ne comprenait ni l'ironie ni la dérision. L'humour devait être annoncé avant d'être prononcé et rester au premier degré. Ce trait de caractère a dû primer dans sa réaction aux programmes de télévision. Le poste ne fut d'abord utilisé que le soir pour le journal de 20 h et le film. Mais ce qui provoqua les plus fortes émotions fut les informations et non pas les films qui suivaient. Elle mit plusieurs années à s'adapter à la fiction, à comprendre la distanciation provoquée par la dramaturgie, mais elle ne s'habitua jamais à l'information télévisée. Chaque soir, elle pleurait devant les nouvelles du monde. Ses proches eurent beau lui expliquer que ce n'était pas à elle que ça arrivait, que la plupart des événements avaient lieu loin, qu'elle ne connaissait pas les personnes qu'elle voyait. Rien ne fit d'effet. Même lorsqu'on était avec elle, parlant d'autre chose, une image aperçue la figeait, attrapée par le drame qui se déroulait, elle pleurait discrètement en tentant de faire bonne figure. Elle aurait pu suivre les conseils prodigués par son entourage, mais c'était trop tard. Elle savait que ça existait, elle le voyait. Elle était familiarisée avec le monde et chaque événement tragique d'un pays lointain la broyait comme si le drame était arrivé à un de ses voisins. Son empathie naturelle et son manque de culture et d'habitude du spectacle avaient transformé le monde qu'elle ne connaissait pas en une immense famille, par le truchement du petit écran, le lointain était proche et l'anonyme reconnu. La télévision avait engendré ce que le philosophe Günther Anders définit comme la familiarisation du monde. Mais cette familiarisation ne s'était pas développée chez elle comme prévu. Ma tante Madeleine aurait dû s'émouvoir plus devant les fictions que devant les images d'actualités. Les acteurs auraient dû devenir les membres de sa famille parce qu'ils étaient faits pour ça,

pour lui ressembler en imitant des sentiments qu'elle pouvait partager. Or, les anonymes des pays lointains remplissaient ce rôle sans y être prédestinés. La réaction de ma tante Madeleine avait presque un demi-siècle d'avance sur ce qui allait se généraliser sur tous les enfants, adolescents et même des adultes, au tournant des années 2010 par le flux ininterrompu de « contenu global », brassant sans distinction reportages, informations, fictions, autovidéos, documentaires, directs de sport et images d'archives. Un mélange nauséabond qui n'existe que par et pour les messages publicitaires qui en sont le liant, et quelques invisibles robots de collecte de données.

Le phénomène commencé dans une charmante ferme bretonne s'est donc répandu sur la planète avec la perte d'émotion entraînée par sa généralisation et l'habitude, mais aussi à cause de l'absence d'une éducation des sentiments qui ne peut se faire que dans le réel.

Ma tante Madeleine connaissait les sentiments vrais, acquis au cours de sa vie de famille, de sa vie de ferme et de communauté campagnarde. Elle connaissait l'amour autant que la haine, la jalousie autant que l'amitié. Elle possédait aussi des liens vitaux avec la terre et les bêtes. La contemplation de la nature existait, mais elle ne durait pas des heures. La nature devait être domestiquée pour subsister ce qui ne lui a jamais laissé beaucoup de repos. Elle pouvait donc transposer la violence du monde qui apparaissait dans son salon par le petit écran parce qu'elle avait découvert la vérité du monde qui lui était proche depuis longtemps. Elle pouvait comprendre les famines parce qu'elle avait craint pour les récoltes. Elle pouvait pleurer devant des images de guerre parce qu'elle y avait perdu des frères et des cousins. Elle était allée au-devant du monde pour le connaître. Elle pouvait donc être plus sensible à une représentation parcellaire et réduite du

monde par les images d'actualité que par des sentiments passés au crible d'une fiction. Elle a eu cette chance rare de pouvoir comprendre le monde y compris dans sa « *bibelotisation télévisée* ».

Une cinquantaine d'années plus tard, ses arrière-petits-enfants ne découvrent plus le monde puisqu'il vient à eux dans leur chambre, la cuisine, le salon, la salle à manger, la voiture, le train, le métro et l'avion, jusque dans la nature elle-même. Et ceci, à travers un écran encore plus petit, mais qui diffuse en permanence des images que chaque individu est persuadé d'avoir été cherché à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Mais personne n'est parti chercher l'image, elle arrive seule. Personne n'a été à la rencontre du monde puisqu'il est censé arriver de lui-même et qu'il est justement coupé par l'écran que chacun tient dans sa main, y compris pour ce qui concerne le monde immédiat constitué par la famille.

La connaissance du monde que l'individu acquiert par ce biais, si jamais il s'y intéresse, se réduit la plupart du temps à un terme générique qui lui sert à définir un ensemble complexe avec lequel il n'a jamais été en contact réel (écologie, immigration, sécurité, pollution). Il ne peut pas en être autrement. Les images d'actualités sont mises en scène à travers les émissions d'information pour captiver le public, puis, lorsqu'elles sont suffisamment fortes, découpées en tronçons pour faire du « buzz » afin de faire de la publicité pour la chaîne qui se trouve ainsi être créatrice de cette image. L'unique but de les regarder est de pouvoir partager la même émotion à travers quelques phrases autour de la machine à café du travail. Si cette émotion est sincère, le monde réel commence et s'arrête dans ce périmètre et à ce moment-là. Le reste n'est qu'une image, une représentation, un bibelot. Ce qui a de lourdes conséquences.

En effet, pourquoi vouloir garder le monde réel intact alors que sa « *bibelotisation* » constitue désormais le réel ? Pourquoi

faire des efforts pour aller au-delà de ce qui nous suffit ? Le monde réduit à une image est plus rassurant et satisfaisant que sa réalité, car chacun peut la faire apparaître ou disparaître suivant son humeur. Nous pouvons contempler les catastrophes dans le confort apparent de ne pas en faire partie et sans penser que la prolifération de ces représentations contribue à renforcer les catastrophes en même temps qu'elles détruisent la réalité. Nous continuons de détruire le monde réel pour apprécier dans un visionnage sans fin ce qu'il a été. Mais la « *bibelotisation* » n'est que le premier et plus ancien phénomène.

5.2 Flux d'images

Jean-Luc Godard disait dans les années 1960 : « Le cinéma crée de la mémoire, la télé crée de l'oubli ». Le film qu'on allait voir une ou deux fois au cinéma nous marquait. Nous aimions le réinventer au fil du temps pour continuer à en profiter ce qui contribuait à façonner notre propre souvenir. Parce que la plupart des films diffusés sur une période plus ou moins longue ne revenaient jamais dans les salles. Il a fallu attendre les cassettes VHS pour que les cinéphiles revoient leurs films favoris. La reprise des films ne se faisait que lors de rétrospectives dans de rares salles en ville. On devait donc se souvenir des images qu'on avait aimées. Le film existait toujours, mais sa rediffusion était rare. L'image animée du cinéma avait encore un lien avec le spectacle vivant. Un film avait un peu la valeur d'une pièce de théâtre dont on garde le souvenir de la représentation.

La télévision a apporté un flux de plus en plus continu d'images dans toutes les dimensions. Au début des années 1970, le récepteur de l'image télévisée équipait alors

1 foyer sur 10. Aujourd'hui, plusieurs pièces d'un même foyer sont souvent dotées de cet écran présent dans 99 % des habitats. Dans le même temps, la diffusion d'images télévisées a connu une augmentation du temps de programmes (de quelques heures quotidiennes à 24 h sur 24), une augmentation des chaînes de 3 chaînes à des centaines, le tout lié à une diversité de contenu ; des programmes qui sont eux-mêmes déclinés dans des styles et des formats différents.

Du film au talk-show en passant par l'information et la publicité, la télévision déverse un flux qui par son importance et son omniprésence donne l'impression que nous avons un accès permanent à tout ce qui est diffusé. Ce qui est faux. Car comme pour le cinéma, il s'agit d'un accès ponctuel et momentané à un programme. La plupart des images que vous voyez ne reviendront jamais et contrairement à un film des années 1960, il vous sera même parfois impossible de les revoir. Tout n'est pas archivé, ni même répertorié.

La multiplicité des différents programmes sur les nombreuses chaînes donne l'impression d'une continuité. Le flux de chaque chaîne par la couleur de ses programmes et l'écriture de ses enchaînements est fait pour créer un environnement familier afin de garder les téléspectateurs. Ce qui concourt à cette impression de continuité, de film ininterrompu dans lequel passent fictions, jeux, reportages, publicités et actualités.

Au contraire du cinéma, la télévision implantée chez nous, renouvelle continuellement l'information qu'elle diffuse. En cela, elle crée de l'oubli. Voilà, le désormais lointain constat de Jean-Luc Godard, quasiment relégué aux oubliettes par l'arrêt de la fréquentation des salles obscures lors des confinements, et aussi par la multiplication des plateformes de streaming.

5.3 *L'Illusion du choix*

La vidéo sur demande et le streaming ont mis un terme à ce flux dans le domaine de la fiction en donnant la possibilité de l'ouvrir à sa convenance. C'est un flux rendu possible par internet qui donne l'impression d'une plus grande liberté, mais dans lequel le consommateur (puisqu'il s'agit de services payants) est dirigé suivant ses goûts sur ce qui est disponible et surtout sur ce qui est déjà le plus vu.

Pour prolonger la constatation de Godard, on pourrait dire que si la télévision crée de l'oubli, internet crée de l'amnésie. On peut même avancer l'idée que cette forme de diffusion organise une amnésie chronique tant individuelle que collective puisque le flux ininterrompu auquel on accède dès l'ouverture du moteur de recherches ignore totalement la nature des familles et les sources d'images fixes ou animées qu'elle diffuse. Le flux est organisé par des algorithmes qui prennent en compte ce que vous avez déjà regardé ou ce qui est le plus vu et non ce que vous pouvez ponctuellement venir chercher.

En ouvrant leurs plateformes, les chaînes de télévision ont rendu possible l'accès par divers écrans aux mêmes programmes. On peut donc regarder plus longtemps un programme et même le revoir plusieurs fois sur une durée plus ou moins longue. Mais ce principe n'a pas augmenté le volume des programmes.

Les chaînes d'informations en continu sont les fleurons de ce dispositif. Vous pouvez suivre un direct pendant des heures, ou suivre un flux ou revoir quelques séquences de la veille ou de la semaine et même lire dans certains cas, des articles connexes. Mais dans l'ensemble, vous regarderez toujours les mêmes images, des séquences identiques qui disparaîtront pour en faire apparaître d'autres sans votre consentement. Le tout, dans un vide toujours plus important de contenu réel.

Une information est rendue cruciale parce que toutes les chaînes la montrent en employant des explications identiques. Elle n'est pas notable par ce qu'on en dit, mais par son volume de diffusion.

Et comme si cela ne suffisait pas, chacun a la possibilité de valoriser cette information en la commentant et en la diffusant sur les réseaux sociaux. Parfois, selon l'expression consacrée, la toile s'enflamme à travers des millions de partages et autant de réactions sur une image. Mais il s'agit toujours de la même image et personne ne lira jamais la totalité des commentaires. Cet effet de résonance n'ajoute pas au contenu, il le change et le mélange. Le contenu initial est devenu un phénomène dont on parle.

On en parle à travers un flux qui n'est pas celui pour lequel l'image a été créée initialement. L'image déconnectée de sa source primitive se retrouve dans un fil d'actualités personnelles dans lequel se mélangent des vidéos de reportage aux souvenirs de vacances en famille, sans oublier les publicités omniprésentes, l'unique raison de ce flux. Tout se déroule en modules courts sans aucun ordre. Le flux est multiple et continu, mais le réel et unique choix de l'individu est de l'ouvrir ou de le fermer, pas de choisir son contenu, car ce qu'il regarde le plus souvent lui sera resservi de plus en plus par l'algorithme qui a percé ses goûts. Quelle que soit l'importance d'une information diffusée sur n'importe quel écran, cette information obéit à un mécanisme qui échappe à son auditoire.

Il est même souvent impossible de retrouver une image vue quelques heures plus tôt si vous ne l'avez pas enregistrée. Le rythme du flux augmente avec la multiplication de ses ramifications, des personnes du réseau... etc.

5.4 *L'Oubli au bout des doigts*

Godard soulignait aussi que l'écran de cinéma était immense, surplombant, alors que le téléviseur est petit et souvent près du sol.

Aujourd'hui, l'écran est dans notre main ce qui nous donne l'impression de le dominer. Mais nous ne choisissons le flux que très partiellement. Les algorithmes nous fournissent ce que nous voulons voir. Et en nous fournissant ce que nous sommes censés vouloir bien évidemment, nous ne sommes pas prêts de découvrir ce que nous ne connaissons pas.

Le smartphone a remplacé le téléviseur de nos parents et grands-parents, mais il diffuse finalement beaucoup moins d'informations, car chacun a le choix de passer à autre chose. Au-delà de quelques minutes, l'enthousiasme baisse. Les diffuseurs le savent et le contrôlent, les programmes raccourcissent donc ou changent eux-mêmes de sujet ou de style pour conserver de l'attrait. L'attention que l'on peut prêter à un sujet est subordonnée à la séduction supposée de l'image qui le diffuse. Il s'agit plutôt d'une présence que d'une attention. Le cerveau cherche une nouvelle décharge de plaisir, de peur, de couleur, de vitesse. Il n'analyse plus, ne réfléchit plus et n'enregistre pratiquement plus rien, car il y a trop d'informations. Des informations trop courtes pour être comprises et assimilables, des informations de natures trop différentes et surtout, il n'y aura eu aucune volonté ni aucun désir pour y accéder.

Le flux canalise le chaos et la cacophonie en produisant un film ininterrompu de messages que votre écran restitue sur un seul et même niveau de lecture. La diversité du langage est devenue une seule langue par sa forme, produite en séquences par des marques, Facebook, YouTube, Watch pour citer les plus utilisées.

Quelles que soient sa nature et sa source, l'information

diffusée de cette façon est devenue une norme, reprise en boucle à travers tous les médias. L'information qui obtient le taux statistique le plus élevé de visionnages, de « like » et de partage devient une référence.

Le doigt qui nous permet de l'ouvrir nous donne l'impression d'en être le maître. Mais l'action individuelle ne donne pas plus de contenu. Au contraire, elle contribue à le perdre. Ce schéma s'étend également comme modèle sur les sites d'informations payants dans lesquels le nombre d'articles et des vidéos associés sont en constante augmentation par page. Pour lire sur son ordinateur l'équivalent d'informations contenues dans un journal physique que l'on aurait à portée de main, il faut de la discipline, de l'organisation et du temps en plus d'une démarche personnelle proche de celle d'un chercheur universitaire. On aborde beaucoup plus de sujets, mais on en lit finalement beaucoup moins dans la journée et surtout, au lieu de poser son journal et de prendre le temps de réfléchir, l'œil et l'esprit sont attirés par un pop up quelconque qui nous entraîne ailleurs. Le but d'un site internet est de garder ses visiteurs actifs sur son site et si possible de les faire cliquer sur un écran publicitaire, pas de leur laisser le temps de réfléchir. Il est très dommageable pour la presse que ce traitement s'applique aussi aux abonnés des grands quotidiens qui s'affichent comme libres et incorruptibles.

Lire permet d'acquérir de 3 à 18 fois plus d'informations que lorsqu'elles sont diffusées par l'image et le son. Avec de l'entraînement, vous pouvez obtenir plus de contenu en moins de temps. Un excellent lecteur peut gagner jusqu'à 200 fois plus d'information dans le temps d'une écoute ou d'un visionnage standard. Lire permet aussi une meilleure compréhension qui est pratiquement seule garante de la mémorisation.

L'image n'est donc pas faite pour informer, mais pour

séduire et dans de rares cas pour servir de preuve. Mais l'image télévisée a vu très tôt apparaître un personnage, le plus souvent filmé de face et en buste : le présentateur.

Le présentateur du journal télévisé, les speakers et speakerines qui annonçaient les programmes ont été les premiers à donner cette impression de direct. Le téléspectateur découvrait un invité dans son salon et tissait des liens affectifs avec ceux qu'il aimait ce qui le fidélisait à la chaîne et au programme. Il avait en face de lui quelqu'un qui lui parlait. En moins d'un siècle, chacun est devenu le présentateur de son propre programme et peut développer un discours, donnant l'impression qu'il parle à tout le monde. C'est de cette façon que nous parvient aujourd'hui l'essentiel de nos informations. Informations des événements du monde, mais aussi souvent les nouvelles de notre entourage, le tout audiovisuel qui en plus de diluer l'information dans un flux, la dilue dans le temps par sa lenteur intrinsèque que les génériques tonitruants ne font que ralentir.

Voilà dans quel état nous parviennent les informations qui forgent notre image intime du monde à défaut de créer sa compréhension. Mais à ceci, il faut aussi ajouter la nature perverse de l'image.

Pour expliquer qu'il y a des sans-abris, on exhibe des gens dans la rue, c'est plus parlant. Mais c'est également la seule possibilité de la mise en image du problème, car il est irréalisable de montrer des dizaines de milliers de logements libres et encore plus difficile de résumer en reportage la désertification des petits villages de campagne. Il est plus facile de montrer un petit espace plein que de nombreux espaces vides. L'image permet de faire accepter une impossibilité, mais ne permet pas de transmettre un faisceau de possibilités. Seuls des explications écrites détaillées ou encore un exposé oral lent le permettent.

Lorsque des voix politiques clament : « Nous sommes trop nombreux... Nous ne pourrions donner à manger à tout le monde... Nous ne pouvons accueillir toute la misère du monde. » Les images mettent ce message en image avec des bateaux de migrants qui sombrent, des centres de rétention débordants, des gens dormant dans la rue, etc., les images apportent l'exacte preuve de ce que ces voix disent. L'émotion provoquée par ces images, conjuguée à ces surtextes s'implante facilement dans les esprits. A fortiori sur des esprits choqués qui vont immédiatement passer à autre chose.

L'information délétère s'implante dans chaque esprit par sa redondance. Peu importe son acceptation ou son refus, dans le flux qui défile sur notre petit écran, l'information devient aussi réelle que notre prochain rendez-vous qui vient de surgir d'un rappel.

Le monde est rassemblé dans notre main, soumis à notre volonté par le défilement qu'opère notre pouce. Un chiffre dramatique est vite chassé par une vidéo humoristique virale, et un massacre disparaît sous le scandale sexuel d'un politique qui va nous permettre d'envoyer un bon mot à un copain.

D'autre part, on retient un message, mais pas un ensemble complexe. La cascade des chiffres est abstraite. 13 M de personnes au bord de la famine en Éthiopie, dont 5 M d'enfants ne suffisent pas à capter l'attention du public au contraire de l'assassinat d'un journaliste saoudien dans son ambassade en Turquie (octobre 2018). Dans les médias internationaux, ce crime a pesé mille fois plus lourd que 5 millions d'enfants éthiopiens pendant les semaines ou les deux informations étaient en rivalité.

On retient le plein et non le vide. Le mystère d'une histoire et non l'étendue d'un drame. L'impossibilité est beaucoup plus simple à appréhender que le champ inexploré des possibles. Cet ensemble de paramètres dans lequel baigne notre

quotidien est le terreau fertile de la propagation du mal. Et ceci sans qu'aucune stratégie ni aucune volonté ait été évoquée. Il ne s'agit que de la propagation mécanique du mal.

Beaucoup d'entre nous ne seraient pas gênés de voir disparaître telle ou telle part de l'humanité contrairement à la morale qu'une telle assertion fait surgir. Surplus et fatalité du bouleversement climatique, incapacité à sauver tout le monde, les problèmes sont largement installés dans tous les esprits comme des vérités absolues, il ne suffit plus qu'à les transformer en raisons. Pour détourner les yeux, il suffira de regarder les informations. On y montrera la vérité dans un temps qui ne sera pas suffisant à la prise de conscience ou à la mise en œuvre de cette prise de conscience. C'est ce qui s'est passé pour le Rwanda ou le Kosovo. La prise de conscience est individuelle et son intériorité demande du recul. Une posture qui est à l'opposé du spectacle médiatique. La dangereuse banalité de la mort de masse règne quotidiennement dans nos esprits saturés d'informations.

5.5 Seule la parole peut briser le flux

La parole directe entre deux ou plusieurs personnes est la seule transmission d'informations non soumise à un flux technique comme le téléphone ou l'ordinateur.

Le son, le timbre, le souffle, la présence, la scansion, le choix des mots, les respirations, la force, l'amplitude sont des vibrations humaines et non un flux. C'est l'unique façon de recevoir directement une information brute provenant d'une personne.

L'écrit, aussi fort qu'il puisse être par son style et sa calligraphie, est une représentation de l'information. Dans le cas d'un journaliste qui parle en direct à la caméra, nous

sommes en présence d'une figuration de la réalité. C'est une transmission recomposée de la réalité du présentateur. Être en face de lui pour l'entendre permettrait de voir ses jambes, ses pieds, ses mains, les côtés de son visage, éventuellement son dos, si l'on en fait le tour et de sentir son parfum s'il en porte un, de percevoir sa respiration très finement et surtout d'être dans sa zone vibratoire. Ce que l'on ressent en face d'une personne est unique et ne peut être reconstitué.

Quelques manifestations ont donné lieu à d'intéressantes expériences aux États-Unis. Constatant les faits énoncés ci-dessus, des personnes ont cherché à croiser flux d'informations et présences physiques. Ils sont partis du principe du réseau social qui est juste et démocratique puisqu'au départ, il est censé permettre d'entendre tout ce qui se dit.

Ils ont donc organisé des manifestations, des forums d'idées, mais sans une tribune pour les orateurs. Chaque participant émettait ses idées sur un sujet et l'entourage le propageait aux autres créant ainsi des chaînes humaines. Chacun était donc physiquement un émetteur, un transmetteur et un récepteur des informations. De cette façon, chacun pouvait connaître par le partage, l'ensemble des idées des personnes physiquement présentes. C'est une assemblée égalitaire par l'obligation de synthèse et d'écoute de chacun, certainement la forme la plus aboutie du forum dans l'histoire de l'humanité. Elle a peut-être déjà existé dans d'autres cultures, mais elle a été ici pensée et produite en peu de temps et à grande échelle pour contrecarrer les effets dévastateurs pour l'esprit humain de flux d'informations vides de sens. Ce forum est aussi un rempart — certes restreint et fragile —, contre le morcellement des individus et des sociétés.

6.1 *Surplus humains et fractures*

Les vieux, les enfants, les femmes, les chômeurs, les SDF, les actifs, les cadres, les ouvriers, les fonctionnaires, les employés, les noirs, les Juifs, les Arabes, les migrants, les bébés, les fumeurs... Chaque groupe est défini par l'administration et la politique, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs à la société, ou à l'image qu'on veut lui donner.

Une fois défini, chaque groupe est découpé en pourcentages. Suivant les maladies, l'argent, les études, le niveau social... etc. On ne dit pas nous, on dit eux. Il y a toujours les autres autour de moi et jamais nous tous.

Imaginez la difficulté de dire « nous ». « Nous, le Peuple » fait partie du vocabulaire révolutionnaire. « Nous Français » est délicat à employer et reste une expression de campagne électorale ramenée sur le devant de la scène par les nationalistes et populistes. Un candidat à la présidence dit « nous » en campagne, une fois élu, il dit « je » et « vous ». Son accession à la « plus haute fonction de l'état » l'a dissocié de la société qui l'a majoritairement élu. C'est un curieux retournement après avoir prôné le rassemblement.

Dans toutes les discussions, on entend : « les vieux font ceci, les enfants font cela », jamais nous faisons « ceci lorsque nous sommes enfants », et « cela lorsque nous sommes vieux ». Les plus intimes moments de la vie sont rejetés dans des groupes alors qu'ils sont communs à chacun sur l'ensemble de nos vies. Faire des différences est logique, refuser ce qui nous est commun ne l'est pas. Repousser les extrémités de nos vies par « les bébés sont comme ceci » et les « vieux sont comme

cela » marque la négation de l'individu comme entité unique et refuse de considérer la vie comme un moment entier.

Nous avons fabriqué des frontières administratives pour cartographier le temps de nos vies et catégoriser les individus comme les frontières politiques cantonnent artificiellement chaque peuple de l'humanité. Il est ainsi tout à fait logique de découper un peuple en toutes sortes de groupes et de sous-groupes. Tout n'est cependant pas figé. La société fera la différence entre un juif, un musulman et un chrétien, souvent au-delà de ce que la loi accepte, mais si les trois attrapent un cancer, alors, ils seront considérés comme des cancéreux avant tout. La maladie et la richesse rassemblent généralement plus que la pauvreté et le travail. Ce qui est fascinant dans ce morcellement, c'est l'emprise qu'il a sur nos esprits.

Diviser les âges de la vie avait une utilité par rapport aux initiations et aux études, aux responsabilités et à la production. Nous ne sommes ni instruits, ni responsables, ni autonomes, ni productifs toute notre vie. Mais ce qui identifiait de façon naturelle des catégories humaines est devenu un outil politique pour séparer les bons citoyens des mauvais, pour marquer les bons consommateurs des mauvais, pour isoler les individus productifs des non productifs, les utiles des inutiles.

Revenons du côté des Inuits qui représentent une des formes ultimes de la vie sur terre. La survie du groupe dépendait uniquement de la chasse. Il n'y avait que de la viande à partager, pas de céréales, pas de légumes. Pas de territoire de chasse non plus, l'immensité appartenait à ceux qui pouvaient y vivre. Par contre, la vie était conditionnée par la possibilité de chasser et donc de faire des réserves suffisantes pour vivre pendant la nuit polaire et les intempéries. Le partage se faisait traditionnellement comme ceci : le premier à manger était le chien, puis le chasseur, les enfants et la femme. Pourquoi ? Sans chien le chasseur ne peut plus chasser et il faut

du temps pour dresser un chien. Si la moitié de la famille meurt, le chien peut chasser pour ceux qui restent. Si le chasseur meurt, la famille devient « orpheline », si l'enfant meurt, la pérennité de la famille est en péril. Si la femme meurt, les enfants sevrés peuvent être nourris. Dans ce partage, il revenait au chasseur de nourrir sur sa part, les orphelins, les veuves et les vieux qui ne pouvaient pas chasser. Cette tradition n'avait rien de joyeux, mais était dictée par les conditions de vie. L'altruisme était ici dépendant des ressources, du talent du chasseur, mais également de son jugement. Il lui appartenait de partager chaque jour en fonction de ce qu'il pressentait de l'avenir.

Malgré l'image virile que pourrait donner cette tradition, nous sommes loin de la loi du plus fort. D'une part, parce que la mort des chasseurs était fréquente et d'autre part parce qu'il avait la responsabilité de sa famille et en partie des individus isolés et donc aussi des plus faibles du groupe. Le chasseur répartissait les ressources pour la survie de sa famille puis de l'ensemble du campement lorsque c'était possible. La vie du groupe se perpétuait à travers ce système.

Notre société au contraire de celle des Inuits, n'est pas basée sur le partage des ressources et l'équilibre du groupe humain sur son territoire, mais sur l'accumulation des richesses à partir d'un territoire beaucoup plus grand que celui sur lequel nous vivons. La redistribution se fait par échange d'argent. Un peu comme si chaque famille était une famille inuite sans chasseur. Si les non productifs de nos sociétés sont mis à la marge ce n'est pas pour la survie du groupe, mais uniquement parce que ne rapportant rien, il n'est pas nécessaire de les nourrir. Il s'agit bien d'une pression exercée par le pouvoir de l'argent sur chaque cellule familiale, y compris les plus faibles. Faire garder ses enfants lorsqu'on travaille présente un coût important que tout le monde ne peut

payer, alors que ces enfants sont primordiaux dans la survie de notre société à deux décennies. Chacun doit être productif non pas pour générer de l'argent et subvenir à ses besoins, mais pour avoir le droit d'en toucher.

Dans nos sociétés, les plus hauts salaires reviennent à ceux qui génèrent l'argent, pas à ceux qui assurent au mieux la vie et la pérennité de leur communauté. Ceux qui travaillent dans la fonction publique, enseignants, infirmiers, pour ne citer qu'eux et dans les associations à but social sont les moins bien payés. Ce sont eux qui font la vie de la communauté au contraire des financiers qui donnent des notes aux entreprises et jouent avec les flux d'argent. Eux ne produisent rien et n'ont aucun rôle dans la communauté humaine.

Aussi impitoyable que soit la loi du partage des sociétés frugales ou des peuples premiers, il repose sur la réalité des ressources communes pour la cohésion et la survie du groupe et non sur l'accaparement des ressources par quelques-uns. Parce que ces sociétés savent qu'un tel système amène conflits et périlclitation.

Nos sociétés dénoncent quotidiennement un surplus humain indésirable. Sous la pression sociale et par répercussion, les populations les plus fragiles de nos sociétés désignent un excédent d'individus indésirables susceptibles de venir prendre leurs places.

Le surplus, le surnombre aussi abstrait soit-il, aussi disparate peut-il être, s'est implanté dans les esprits comme une cause des problèmes alors qu'il est une conséquence de notre système. Mais le système n'est pas une obscure machine, c'est la partie la plus riche de la population qui le génère et oblige à son fonctionnement.

Surpopulation, bouches inutiles à nourrir, parasites, les groupes humains cibles sont fluctuants, mais l'essentiel est bien ancré, prêt à être révélé. Il faut se débarrasser des gens inutiles

à la production de richesses. La fatalité apparaît de plus en plus comme l'unique responsable des famines et des exodes. Alors qu'elle ne l'est que rarement. Les guerres, pollutions, réchauffement climatique qui engendrent des morts et des migrations y compris à l'intérieur de frontières nationales sont les conséquences d'investissements financiers colossaux. Ce sont les aboutissements de réels choix faits par nos sociétés.

6.2 Sexes et genres opposés

Un des aboutissements des luttes légitimes féministes est l'écriture inclusive. Les femmes qui se battent à juste titre pour avoir les mêmes salaires à compétences égales et un accès proportionnellement représentatif aux différentes fonctions de la société ont obtenu d'apparaître en toutes lettres dans les textes administratifs. C'est certainement un des plus grands échecs d'évolution de notre société.

Au lieu d'ajouter un « · e · s », pourquoi ne pas avoir demandé aux académiciens et aux élèves des écoles de trouver une nouvelle forme pour dire « nous » et de soumettre les meilleures solutions à un référendum. Comment dire : « Nous, peuple » ou : « Nous ensemble » ?

C'était le moment d'inventer de nouveaux pronoms et au moins une nouvelle terminaison. Nous aurions pu vivre un moment formidable, reflétant les aspirations d'une population entière et non seulement des hommes et femmes que nous reconnaissons sexuellement et socialement comme tels. Eh oui ! Car si l'écriture inclusive se veut une avancée sociale et égalitaire, que fait-elle des transgenres ? Elle exclut de fait « celles et ceux » qui ne se reconnaissent dans aucun de ces deux pronoms ou qui se reconnaissent dans les deux.

La dualité homme femme que nous vivons aujourd'hui est

une conception culturelle ponctuelle qui nous apparaît à la fois comme intemporelle et universelle, ce qui est faux. Notre ethnocentrisme occidental pèse de tout son poids sur les mouvements féministes français qui sont l'aboutissement de conflits conjoncturels, quel que soit le bien-fondé qu'on peut leur prêter. Contrairement à ce que les militantes de ces luttes préféreraient croire, l'écriture inclusive est l'aboutissement d'une conception des sexes issue de la culture catholique. La référence du genre est le sexe physique que la nature a donné à l'individu et non l'énergie féminine ou masculine qui émane naturellement d'une personne.

Nommer des personnes vivant leur genre de façon différente de leur sexe aurait pourtant dû être à notre portée puisque des peuples supposés moins avancés que nous y ont réussi. Pour le comprendre, il suffit d'accepter la réalité qui est toujours plus simple que ce qu'on veut en faire.

Un couple est une unité biologique née d'une complémentarité sexuelle et non d'une dualité. Partout depuis toujours et pour encore un petit bout de temps pour la majorité de l'humanité, 1 femme + 1 homme = 1, 2, 3 (ou plus) de femmes et d'hommes.

La dualité vient des différences d'énergies qui peuvent être associées au féminin ou au masculin et non associées au sexe biologique. Il suffit d'être un peu observateur pour s'en apercevoir y compris autour de soi. Il y a des tempéraments, des comportements plus féminins ou masculins que d'autres dans les deux sexes biologiques. Mais nous n'avons aucun mot pour définir ces nuances. Nous avons hommes, femmes, masculin, féminin et tout ce qui s'y rapporte. Un vocabulaire augmenté depuis peu par des mots nouveaux associés aux transgenres. Ce qui occasionne les torsions actuelles de l'écriture inclusive.

Les genres masculin et féminin n'existent dans aucune des

18 langues autochtones philippines. C'est un minimum qui peut s'étendre à d'autres des 190 langues officiellement référencées. Les périodes coloniales n'ont pas réussi à effacer cette culture. Pourtant les quatre siècles de présence espagnole en ont fait un des pays les plus catholiques du monde en plein milieu de l'Asie. Le catholicisme comme les autres religions réduisent les genres aux sexes biologiques et interdisent la dualité énergétique.

Les Philippines ont gardé cette particularité héritée de leurs cultures ancestrales (5 ethnies de chasseurs-cueilleurs, 3 ethnies de nomades des mers survivent encore à ce jour). Cette acceptation amène des comportements que nous ne connaissons absolument pas. Des parents peuvent définir que leur enfant est une fille alors qu'il est naturellement un garçon. Très jeune, les petits garçons au comportement ambivalent ou efféminé sont déterminés comme hommes-femmes. Ce qui peut être favorable à leur épanouissement ou non, car cette détermination se fait généralement bien avant la puberté et l'on peut aussi penser que ceci détermine une fausse orientation. Le choix fait par l'entourage engendre une socialisation qui peut ne pas être le choix de l'individu. Pour finir, le choix des filles qui se définissent comme homme ne semble pas aussi facile et bien établi que pour les garçons. Tout ceci pour préciser que la reconnaissance de tous les genres peut poser d'autres problèmes.

Il y a donc les femmes qui se considèrent comme des femmes, les femmes qui se considèrent comme des hommes. Les hommes qui se considèrent comme des hommes, les hommes qui se considèrent comme des femmes. Et les femmes et les hommes qui ne se considèrent ni comme des hommes ni comme des femmes ou qui se considèrent comme les deux à la fois. Il est donc aussi envisageable de ne jamais se déterminer. Cette population qui n'apparaît nulle part chez nous a une

réalité dans ces cultures pour lesquelles les genres sont relatifs à des critères dictés par une nature non biologique. Leur langage permet de le définir simplement, au contraire du nôtre.

Ces particularités existent également chez certaines ethnies vivant en Thaïlande dans une culture bouddhiste ainsi que chez les Bugis, une ethnie du sud de Sulawesi, largement converti à l'islam. Le genre qui pose le plus de problèmes, non seulement aux autorités religieuses, mais également à l'intérieur des populations converties qui vivent les deux cultures sont les personnes des deux sexes biologiques qui revendiquent leurs deux sexes énergétiques. Les Bissu pour les Bugis et les Babaylan aux Philippines.

Bissu et Babaylan sont considérés comme des êtres spirituels par leurs ethnies respectives. Il semble que généralement les Babaylans étaient souvent des personnes nées femmes. Elles avaient des pouvoirs de chamane et étaient aussi fréquemment des cheffes de guerre.

Les babaylans nées hommes répondaient exactement aux mêmes critères. Dios Buhawi, Babaylan resté célèbre pour avoir mené des activités révolutionnaires contre les Espagnols, était un transgenre. Femme ou homme, l'important du Babaylan est d'équilibrer les deux entités qui cohabitent pour pouvoir louer le dieu tout puissant Bathala. Ba de babae (femelle), la de lalake (mâle), ha qui veut dire esprit. Les Babaylans étaient des sommités de village ou de tribus, un rôle agglomérant les fonctions de prêtres, devins, guérisseurs, chamanes, conseillés. Babay (babaï) vient du visayan, veut dire femme (babae en Tagalog), et balian qui veut dire « medium » en malais.

Le pouvoir spirituel des Bissu chez les Bugis est proche, puisqu'ils sont définis comme étant des individus que les puissances divines n'ont pas séparés en deux.

La réunion énergétique des deux sexes dans un même

individu, quel que soit son organe génital de naissance, est donc reconnue comme porteuse de spiritualité, de capacité chamanique et d'aptitude à diriger une population dans ces cultures qui ont su résister et qui résistent encore à la bicatégorisation sexuelle imposée par les religions monothéistes et les politiques qui en découlent.

Cette constatation montre que ces ethnies libres de tout dogme religieux dans leurs évolutions ont fait naître des groupes humains cohérents dans leurs natures profondes. Parce que ces groupes sont intrinsèquement cohérents, ils sont naturellement intégrés à l'ensemble du peuple.

Les sociétés chamaniques ne sont pas exemptes de machisme, mais elles ne connaissent pas le virilisme, car l'homme et la femme sont complémentaires et suivent le parcours biologique de leur vie. Ils sont distincts, la recherche de l'égalité n'existe pas, la recherche de l'harmonie oui, ils se reconnaissent chacun des énergies différentes, des calendriers différents, chaque physiologie a son calendrier mensuel, annuel, ses exigences, ses besoins, sa cosmogonie, des droits et des obligations par rapport à la nature qui les entoure.

On peut donc dans un jeu de miroir qui ne nous est guère favorable concevoir que l'écriture inclusive comme un certain nombre de luttes issues du féminisme comporte une forte propension au virilisme. Depuis les suffragettes, on ne peut pas dire que la lutte féministe se soit féminisée. Elle revêt au contraire une lutte virile d'accès au pouvoir. Il s'agit d'une réaction légitime contre le pouvoir masculin, mais qui produit finalement le même effet puisqu'il est issu de la même énergie.

Cette écriture inclusive prise comme une avancée marque au contraire notre incapacité à évoluer vers un rassemblement et la compréhension spirituelle de la dualité complémentaire des genres qui reste toujours sous l'emprise d'une morale. Dire « nous peuple tous ensemble » n'existe toujours pas, dire

« nous l'humanité » reste à inventer. Les Immortels de ces dernières années ont raté leur entrée dans l'Histoire, et notre société s'est un peu plus morcelée. Ce qui est saisissant dans cette propagation du morcellement, c'est qu'elle atteint les fondements mêmes de la vie.

6.3 Morcellement et radicalisation

Le morcellement systémique de notre société a rencontré la « radicalisation » au milieu des années 2010 à travers islamisme et djihadisme. Le terrorisme qui n'a pas attendu les musulmans pour exister a vu apparaître la radicalisation sur son chemin et dans son cheminement. La radicalisation d'un individu sous-entend qu'il change de comportement sous l'influence d'une idéologie pour devenir terroriste alors qu'il était un simple citoyen. Un criminel est un individu qui a commis un crime. Un terroriste est une personne qui a commis un crime par idéologie. Un individu radicalisé serait donc un criminel terroriste potentiel dans l'idée confuse, mais généralisée qu'on s'en fait. Bien entendu, tout cela est plus complexe. L'intégrisme est une injonction faite aux croyants de se conformer aux règles établies (ou supposées comme telles). Cette obligation à la soumission adressée par des personnes différentes, parfois même opposées et pour des motifs politiques souvent contraires a pourtant fini par former ce mouvement de radicalisation.

Le terrorisme est fait pour effrayer population et dirigeants en commettant des attentats symboliques ou cruels. Cette frayeur des attentats qui est souvent disproportionnée et irrationnelle s'est vue augmenter de l'angoisse de la radicalisation. Certains musulmans, certains catholiques, certains juifs deviennent intégristes, mais tous les intégristes ne

tuent heureusement pas. En revanche, la peur instillée par les partis nationalistes et intégrée par tous les partis politiques dans leurs discours à chaque nouvel attentat a fini par donner à la radicalisation, la forme d'une armée secrète qui agrègerait sans distinction des réseaux constitués, des actes politiques isolés et des crimes de déséquilibrés mentaux.

La grande victoire des islamistes est la radicalisation de toutes les luttes par réaction ou imitation. En quelques années, tous les points de vue se sont exacerbés et désinhibés. Chacun s'est exonéré des principes de respect et d'honnêteté intellectuelle dans le débat. Quelques chefs d'État importants ont bien sûr participé à ce mouvement en organisant le chaos comme D. Trump et V.Poutine, ou plus près de nous, lorsque nos présidents utilisent l'arrogance envers les plus fragiles de notre population. La vulgarité et la violence admise dans la communication à ce rang et dans cette ampleur ont inévitablement fait des émules et les points de vue sont devenus plus durs, plus tranchés, plus violents... bref, plus radicaux. Mais si cette radicalisation a si bien pris dans notre société, c'est que nous y étions prédisposés. Le morcellement avait creusé les failles pour que le poison s'y engouffre.

La société est déjà divisée en genres, cisgenres, transgenres, en valeureux actifs et chômeurs suspects, en profiteurs et en laborieux. Comment se faire confiance lorsqu'on a appris que ceux qui nous entourent forment des groupes distincts de celui finalement très réduit qui est le nôtre ?

Lorsqu'on voit le monde se radicaliser, penser que certains le font dans l'idée de tuer devient très naturel. Faire l'amalgame entre ces groupes dont on ne connaît pas vraiment le nombre et une partie de la population dans laquelle on peut voir se profiler tous les dangers ne demande aucun effort de réflexion, surtout si c'est un message qui passe en boucle dans un flux d'informations diverses.

7.1 Racines ou valeurs

« Le lent éveil de la conscience de l'humanité » né des suites de la Seconde Guerre mondiale et des guerres de libération coloniales semble aujourd'hui figé dans une nouvelle problématique.

Cet éveil vieux de plus d'un demi-siècle devrait trouver un sursaut dans les luttes contre l'anéantissement de la planète. L'humanité et la Terre étant indissociablement liées. Si chaque être ressent son petit coin de Terre comme vous et moi, on pourrait logiquement penser que les éveils de l'humanité se conjuguent pour donner à chaque individu la conscience globale d'une l'humanité enracinée sur Terre. Or, force est de constater que le lent éveil de l'humanité n'a pas encore rencontré l'éveil de l'être vibratoire.

L'humanisme, la paix, la liberté, notre place dans la société, dans l'humanité et sur terre restent du domaine de la morale politique ou religieuse, uniques moteurs capables d'agréger les individus. Bien que des prises de conscience profondes aient eu lieu, les valeurs morales dominant toujours au détriment de racines terrestres qui sont les seules capables de nous relier les uns aux autres. Malheureusement, ces valeurs sont temporaires et communautaires et donc inutiles à un élan général.

L'empathie prise comme nécessité et inculquée dès le plus jeune âge forge des sociétés respectueuses et responsables. L'initiation chamannique crée des groupes humains cohérents avec leurs écosystèmes. On le sait, mais aucune société n'adhère à ces démarches.

Sans remonter trop loin dans le temps, nous voyons nos racines terrestres se dissoudre dans des valeurs devenues essentielles à la vie de notre république et non plus à la survie humaine. Le capitalisme, épanoui dans nos sociétés aux bons soins des gouvernements libéraux, a fini de couper les dernières racines du peuple français avec sa terre. Les valeurs républicaines ont remplacé les racines.

Alsaciens, Bretons, Provençaux n'ont rien à voir les uns avec les autres, mais sont liés par la république qui est un texte s'appliquant à l'intérieur de frontières communes. Les quelques Français qui vivent leurs racines terrestres n'ont jamais eu besoin des valeurs d'une république toujours trop lointaine, centralisée et urbaine. Ils se savent soumis aux lois de cette république, mais les lois de leur terre ont toujours été plus réelles que celles de l'autorité. On trouve cette réalité rurale encore dans nos campagnes, non pas « profondes », comme le disent médias et politiques, mais dans des campagnes « réduites », les quelques îlots disséminés encore soumis aux lois de la nature. S'il en reste si peu, c'est que les racines humaines ont été arrachées de la terre il y a un peu plus d'un siècle.

Lors de la Première Guerre mondiale, 8,4 millions d'hommes furent mobilisés. La population rurale déjà touchée par l'exode vers les centres industriels va se voir amputée de ses hommes en âge de travailler la terre. La disparition d'environ 30 % des 18, 27 ans (morts au combat, morts de la grippe espagnole et disparus) et le poids des blessés (plus de 4 millions) ont cassé les liens de cette société avec sa terre. La transmission du savoir, le travail quotidien, l'intégrité des communautés, des foyers, des fermes ont été anéantis. En quatre petites années, la population des campagnes a été désorganisée et sa continuité culturelle rompue.

En compensation de leurs souffrances, des morts et des

racines coupées, ces Français ont reçu des valeurs. Les valeurs pour lesquelles ils sont morts revenus estropiés et traumatisés. Ces valeurs sont venues en remplacement des valeurs socialistes qui leur avaient peut-être donné de l'espoir et pour lesquelles on les a fait monter au front avec des valeurs républicaines. Les deux ont contribué à occulter la perte de la réalité. Le choc de la guerre a changé le visage de la France en coupant les liens terriens et terrestres d'une large partie de sa population.

La Seconde Guerre mondiale ne parle que d'idéologies et répond en ceci à la précédente. L'après-guerre ne propose aucun retour aux racines, bien au contraire, l'obligation de produire domine. Mai 68, « notre révolution » parle d'idées, suscite des émancipations et un faible « retour aux sources ». À part pour quelques illuminés bien avisés qu'on a appelés « marginaux » parce qu'ils n'ont pas suivi la formidable ascension de la société de consommation.

Lorsqu'on coupe un peuple de ses racines, il meurt. C'est ce qui s'est passé en France en 14, 18. Alors pour donner l'illusion de la vie, on a agité des valeurs morales, religieuses, politiques et philosophiques ; des chimères censées rassembler en un seul peuple des individus désormais massivement brisés et déconnectés qui n'ont eu en commun que la masse de leurs morts.

7.2 Valeurs ou mythes

Prenons par exemple les grandes valeurs de la France formulées par notre devise, « Liberté, Égalité, Fraternité ». Plus que des mots, ils sont l'ADN de la France et des Français. Ces valeurs sont la base de la patrie des droits de l'homme à travers deux déclarations. Celle de 1789 de la

Révolution et celle de 1948, adoptée par les Nations Unies à Paris.

Faites un test. Collez « Liberté, Égalité, Fraternité » au-dessus de vos écrans, téléviseur et ordinateur, puis regardez tous les jours le journal de 20 h. Prenez la Déclaration des droits de l'homme de 1948, puis regardez et lisez les informations pendant une semaine en gardant les 30 articles de cette déclaration à l'esprit.

En ne prenant que les actualités liées à notre pays en référence, vous vous rendrez très vite compte qu'aucune des valeurs défendues par la Déclaration des droits de l'homme comme par celles des frontons des édifices publics n'est respectée. Nos valeurs ne sont plus appliquées depuis longtemps, pour autant qu'elles le furent un jour pour tous. Mais ce sont nos valeurs, inaltérables et indiscutables. Nous leur devons un respect intégral tel un préfet au garde-à-vous devant le drapeau tricolore. Remettre en cause leur fonction revient à renier la République.

Mon propos n'est pas de remettre ces valeurs en cause, elles sont belles et font partie de ma vie au même titre que les cloches des églises qui sont les seuls édifices culturels publics autorisés à appeler à la prière dans notre pays laïc. Peu importe tant que tout le monde est content. Mais il est tout de même curieux qu'autant de personnes répondent à des valeurs qu'ils savent vides.

Une valeur, quelle qu'elle soit, n'a de vie que par l'action. Nous le constatons par exemple, dans la lutte du gouvernement envers ceux qui aident les migrants. Ironie déplorable, notre « Liberté, Égalité, Fraternité » ne garde de sens que pour les nouveaux arrivants, ceux qui traversent le Sahara à pied et la Méditerranée en radeau puis qui luttent pour leur intégration en France et à qui l'on dénie toute légitimité. Ces « migrants » qui fuient des zones de non-droit

et de misère espérant trouver le respect des droits de l'homme dans ce pays qui les a vus naître sont porteurs de nos valeurs par l'espoir qu'ils nourrissent. Aujourd'hui, ils sont parmi les seuls avec ceux qui les défendent, à donner du sens à nos idéaux républicains par leur volonté d'appartenance à la patrie.

Une valeur émane de l'action d'un groupe puisqu'elle anime ce groupe pour le mettre en action. Sans action porteuse et sans rassemblement, les valeurs deviennent des mythes. Pour la plupart des Français, « Liberté, Égalité, Fraternité » est un mythe républicain, car il ne correspond plus à aucun acte. C'est sur cette différence de nature entre valeurs et mythes que naissent de nombreux clivages.

À qui servent réellement ces valeurs sinon à un petit pourcentage de la population qui a accès à la liberté et à l'égalité notamment par l'argent et qui n'a généralement de fraternité que pour ses semblables et encore, souvent par nécessité. Avec eux, ces valeurs supposées universelles deviennent une morale de groupe. Lorsqu'on parle de la dérive de nos valeurs, on devrait d'abord reconnaître l'évidance de leur substance par le manque d'action. Sans lutte, nos valeurs sont à la politique ce que la morale est à la religion : de simples outils de communication. La morale politique actuelle utilise ces valeurs à l'intention des masses, mais au bénéfice d'un nombre restreint de la population.

À chaque campagne électorale, les candidats s'envoient des valeurs au visage. Les valeurs démocratiques, les valeurs de la France, les valeurs « ancestrales » de la France, les valeurs du gaullisme, les valeurs de l'après-guerre, les valeurs de la résistance (à travers le terrible devoir de mémoire), les valeurs mitterrandiennes, les valeurs catholiques, les valeurs de la république, etc., sont toutes aussi vides de sens pour des luttes sans enjeux. Les valeurs sont fondatrices d'un mouvement et

s'éteignent avec elles. Les mythes se remanient librement à travers différentes époques et cultures. Pour ne prendre qu'un exemple, les valeurs de l'après-guerre, vides de l'énergie de ceux qui les ont portés parce qu'ils sont maintenant morts, sont devenues des mythes, outils de transaction morale dans le cadre de la communication politique.

7.3 Un symbole

Les symboles subissent le même traitement. En 2018, le président lui-même (à ce qu'il semble) a fait placer la croix de Lorraine au centre des armoiries du palais de l'Élysée. Ceci prouve d'abord que cette croix appartient au palais et non au peuple qui n'a rien eu à décider de l'emblème du lieu dont il est l'unique propriétaire et qui n'est en aucun cas la propriété du locataire où le peuple le place par son suffrage. Le peuple français s'en moque certainement et doit, dans son immense majorité, ne pas même savoir d'où sort cette croix. Ce n'est donc pas très grave, mais c'est parlant.

Pour la plupart, c'est la croix du gaullisme et donc de De Gaulle... On la doit en fait, à l'amiral Muselier qui fut à plusieurs reprises un rival du général dans les Forces françaises libres et qui avait une personnalité à l'opposé du général.

Cette Croix de Lorraine, l'étendard de la lutte contre le nazisme est devenu en 2018 un logo pour le merchandising des journées du patrimoine. Il est certain qu'un jour, un président bien avisé et en toute bonne foi la fera surmonter d'une couronne pour augmenter son rayonnement puisque les deux appartiennent finalement à la France.

Vidée de son énergie de lutte et de combat, la valeur d'un symbole devient une représentation désincarnée aussi vide de

sens qu'une Croix de Lorraine dorée sur une assiette. Elle n'a plus de liens avec ce qui l'a fait naître ce qui est logique puisque ce combat est fini. La Croix de Lorraine est devenue l'icône de ceux qui s'en emparent afin de revendiquer une appartenance impossible.

Cette désincarnation donne à toute valeur une élasticité insoupçonnable. Pour rester avec les gaullistes, ce phénomène leur permet aujourd'hui de faire rigoureusement l'inverse de ce que les gaullistes historiques ont fait pour leur pays pendant la guerre et dans l'immédiate après guerre. C'est un revirement banal qui existe dans toutes les luttes et tous les mouvements, quelle que soit l'idéologie qui les conduit. Il est plus simple et efficace de fédérer des masses à partir de valeurs et de symboles qui ont porté de forts enthousiasmes. Qu'ils soient vides permet de leur donner le contenu du moment. La superficialité concourt donc à la bonne marche de la dialectique politique.

7.4 Rester conscient des dérives

L'analyse des mafias du monde révèle quelques points communs, dont un qui est la proximité des idéaux et des valeurs culturelles des sociétés dont elles sont issues et qu'elles gangrènent. La mafia trouve sa place près du pouvoir, en complément et en substitution. Les mafias italiennes ont gagné leur situation dans la lutte contre toutes les gauches, politiques ou syndicalistes aux côtés des propriétaires terriens ou des pouvoirs publics. Elles affichent au départ les valeurs traditionnelles de leurs crus, développent des rituels, des codes et des valeurs difficiles à réfuter. La religion, la famille, le village, l'esprit d'entreprise sont leurs fondations. Une famille qui supplée aux déficiences de services publics ou

à l'absence d'aide et de travail dans un village pauvre apparaît comme un recours compréhensible. Le mérite, la bravoure, la vertu morale et le sens de l'honneur sont des valeurs nobles. Mais, ce qui différencie ces valeurs qui peuvent être en tout point identiques à celles de l'Église ou de l'armée est la finalité de l'action qu'elles supportent. Les mafieux, les ecclésiastiques, les militaires et les politiques croient aux mêmes valeurs avec la même conviction et obéissent à la hiérarchie à travers ces critères. On peut dire que la finalité mafieuse corrompt ces valeurs puisque si elles sont annoncées comme le fondement de la culture traditionnelle, elles ne sont utiles qu'à l'accomplissement de délits et de crimes qui ne rapportent qu'à une seule famille. Lorsque l'Église ou l'armée utilise son institution pour un autre but que ce pour quoi elle est faite, on parle de dérives mafieuses. Donc pour de mêmes valeurs, les règles afférentes et leur respect peuvent aussi être différents.

Ces réflexions sont très présentes et nourries en Italie qui cherche un moyen de faire disparaître les mafias. Les personnes intègres qui travaillent pour les autorités savent maintenant d'expérience que cette disparition n'interviendra pas par le combat, mais par l'assèchement du recrutement. Pour cela, il faut fournir du travail mieux payé à des régions entières, apporter toutes les infrastructures, etc. Mais il faut aussi couper le désir d'appartenir à une communauté. Ce qui est un combat bien plus compliqué et ambigu que faire parler les armes. Saverio Strati, écrivain italien originaire de Calabre, le berceau de l'organisation criminelle 'Ndrangheta répondait avec beaucoup de sincérité à une personne qui lui demandait comment combattre la mafia :

« Je veux faire une observation qui me concerne aussi. Je crois que nous, les gens du Sud, nous avons tous une mentalité mafieuse, parce que chacun de nous ne s'occupe que de ses petites affaires, de sa tribu, de sa famille. Chacun d'entre nous, lorsqu'il demande quelque chose —

à une institution, à un commerçant —, veut être servi immédiatement. Nous n'avons pas encore appris à faire la queue. À intégrer cette simple pratique civile et civique. Cela ne semble qu'un détail, n'est-ce pas, mais, tant que nous serons incapables de faire la queue, la Mafia prospérera. »

(Paru dans Strati a Petilia, Stampa Due L, Mesoraca, 2014. Repris par le Monde diplomatique avril 2021).

Ce comportement dont parle Saverio Strati semble être un paradoxe puisqu'il émane d'une communauté pour l'entraver. Les valeurs de la mafia locale sont certes des valeurs dévoyées, mais les valeurs traditionnelles qui les produisent semblent ne pas être valables non plus. La mentalité qualifiée de mafieuse par Strati est certainement un ciment dont les Calabrais ont besoin pour supporter la pauvreté du Mezzogiorno, mais qui engendre un comportement propice à sa récupération. On peut donner un caractère universel à une valeur, mais elle aura toujours du mal à être universellement partagée d'une même façon, en revanche, plus une valeur est universelle plus elle est malléable. Les familles mafieuses s'entretiennent au nom des mêmes valeurs et de leur respect.

7.5 Seules nos racines nous sauvent

Un peuple vivant ses racines terrestres suit l'évolution de son environnement direct et nécessaire. Ce n'est pas la volonté d'un groupe politique qui le fait évoluer par des idéologies fondées sur des valeurs, c'est la nécessité de son écosystème. Ce peuple suit un mouvement dicté par un cycle naturel et son évolution heureuse ou malheureuse à travers le temps. Lorsque la terre n'est plus propice à la vie, il s'adapte, se déplace ou meurt.

Nous, Français et Européens, nous imposons nos valeurs. Notre comportement impérialiste ne nous a jamais quittés. Évangélisation, colonisation de territoires éloignés, exploitation de toutes les ressources végétales, animales, minérales et humaines jusqu'à l'esclavagisme, tout s'est fait au nom de nos valeurs. Rien n'a changé aujourd'hui, l'unique voie de développement du monde ne peut se faire que sur nos idéaux affichés comme démocratiques qui veillent à l'exploitation de la planète. La triste réalité se fait jour partout. Plus les villes grossissent, plus les valeurs gouvernent des individus coupés de la nature profonde de leur être. Plus cette masse d'individus grossit, plus elle accélère une évolution chaotique qui mène irrémédiablement aux effondrements écologiques et humains tant redoutés.

Il serait absurde d'imputer uniquement ces désastres à des valeurs évidées. On doit donc aussi se poser la question de leur justesse. De toute évidence, même si elles étaient encore actives, les valeurs de notre devise, les valeurs civilisationnelles de la France n'auraient aucun effet sur les problèmes actuels parce qu'elles n'apportent aucune cohérence. La liberté et l'égalité sont en partie seulement de notre ressort. La liberté et l'égalité sont soumises aux ressources terrestres qui sont notre seule réalité. Nos valeurs sont donc relatives à la réalité de nos ressources et à leur partage en toute fraternité, ce qui produit la liberté de chacun et l'égalité de tous. On conçoit le chemin qu'il faut parcourir pour réactiver nos valeurs à notre époque.

Lorsqu'ils évoquent « liberté, égalité, fraternité », les politiques parlent de partage des richesses, non de celles des ressources. Ils parlent de la redistribution du profit de l'exploitation des ressources, non de la fraternité du partage des ressources. C'est tout à fait différent.

À quoi peuvent bien servir des valeurs si vous vivez de pêche, de chasse et de cueillette dans les bois ? Quand bien

même vous élevez quelques animaux et domestiquez quelques plantes pour vous nourrir, quelles valeurs vous serviraient ? À rien. Elles n'ont aucune utilité. Quelques règles de partage avec vos voisins suffisent. En revanche, si vous devenez propriétaire des bois, des mers et des rivières et de tout ce qu'ils contiennent, alors vous allez ériger des lois. Pour faire accepter et respecter ces lois, vous créerez de valeurs à l'intention de ceux qui dépendent de ces ressources, mais qui n'en sont pas propriétaires.

Mais de quoi sommes-nous réellement propriétaires ? Certainement pas de la nature ni de la terre, donc nous ne sommes pas possesseurs de ce qu'elle produit. Mais des propriétaires existent partout et les vrais hommes libres qui vivent en accord avec la nature sont dans des réserves généralement impropres à leur survie.

Nous, le peuple qui a concouru à ce que nous avons sous les yeux, nous sommes les propriétaires obligés des valeurs qui ont en partie contribué à tuer ces peuples libres. Une fois désignés comme propriétaires de ces valeurs, nous sommes donc logiquement appelés à les défendre. C'est ce qui nous perd. Alors que les valeurs tuent, les racines perpétuent la vie. Si nous les avions gardées, nous devrions peut-être défendre notre territoire, mais nous n'en serions jamais sortis au nom de valeurs qui nous permettent tout, y compris le pire.

7.6 *Lebensraum*

La majorité de nos sociétés européennes a déjà aggloméré un ensemble d'impossibilités complexes et disparates en une problématique simpliste et homogène : l'immigration est impossible parce qu'elle est trop importante. Les bastions gaulois, britanniques, germaniques, etc. se dressent

contre l'envahisseur unique : le migrant. Quelle que soit son origine, c'est celui qui veut venir prendre notre place. « Nous sommes trop nombreux... Nous ne pourrions donner à manger à tout le monde... Nous ne pouvons accueillir toute la misère du monde... », le refrain est repris par des chœurs toujours plus étoffés.

En fait, le solde migratoire en France est stable à quelques milliers près depuis quarante ans malgré un flux d'entrées et de sorties plus important (Observatoire de la société et INSEE). Car si des étrangers entrent, des Français s'expatrient et des étrangers repartent aussi chez eux. Quant à la supposée misère, le niveau d'étude moyen par groupe ethnique des entrants est supérieur à la moyenne nationale (étude Ined Mathieu Ichou, Anne Goujon, équipe de l'enquête DIPAS — 2017). Donc rien de la rengaine quotidienne n'est vrai sinon quelques centaines de milliers de migrants illégaux pour l'Europe qui compte 741 millions d'habitants. Le flux a d'ailleurs sensiblement diminué entre 2019 et 2021.

Pourtant ce flux censé être considérable et ininterrompu imprègne la vie quotidienne tant sociale que politique comme une vérité monolithique qui gagne chaque jour du terrain sur la réalité objective. Nous vivons avec l'idée que notre territoire — notre espace de vie — va être submergé par une vague migratoire principalement constituée de musulmans. Nous sommes donc légitimement sollicités pour combattre l'immigration (obligatoirement clandestine) parce qu'elle porte en elle des terroristes. La pression sociale des classes supérieures sur les classes inférieures ne baissant pas, il faut bien trouver un exutoire. Rien de bien neuf, la problématique existe partout en Europe dans une forme proche de celle que nos pays ont déjà connue et que l'on retrouve dans les mouvements nationalistes, identitaires et néonazis. Pour tous, l'Afrique et les pays du Maghreb sont à l'assaut de l'Europe.

En ce qui concerne la France, les immigrés vivant sur le sol français sont originaires du continent africain à 46,5 % (INSEE 2019), et ils ne sont pas tous musulmans. Notre accroissement naturel est de 3 %, dont 0,9 %, dû à l'immigration. L'idée qu'on a de la défense de notre territoire est donc établie sur des bases fausses et dénoncer l'immigration comme une attaque est absurde puisqu'elle permet d'équilibrer notre démographie.

Ce phénomène délétère est bien connu et a la vie dure. Prenons comme exemple l'Allemagne. Le pays entre en guerre contre la Pologne en 1939 cherchant ainsi à reconstituer son empire d'Europe perdu en 1918. L'objectif est d'étendre son territoire supposé être insuffisant pour sa population, ce qui constitue un des fondements de la politique nazie avec la reconquête de la fierté nationale. Le peuple allemand (celui défini comme aryen par les autorités) doit retrouver son espace vital.

Le « Lebensraum » (l'espace vital) théorisé au XIXe siècle comme un concept géopolitique prône principalement l'expansion par la colonisation des « peuples sains », c'est-à-dire celui des cultures européennes, sur les autres peuples : les Indiens, les Africains, les Asiatiques et les Slaves. Ce concept repris par les nazis eut l'effet que l'on connaît : guerre d'agression, conquête de l'Europe pour l'installation d'une culture germanique et le génocide des peuples indésirables qui habitaient à l'intérieur des frontières initiales de l'Allemagne comme dans les territoires envahis par les armées du Reich. Il fallait retrouver l'espace vital de la supposée « race allemande » et l'Empire devait durer mille ans. Mais qu'en est-il 80 ans après ?

L'Allemagne est dans la moyenne idéologique européenne. Elle se bat contre les migrants en refusant leur entrée. Les groupes néonazis et nationalistes se portent bien. Il ne fait pas

meilleur d'être un Turc en Bavière qu'être un Algérien en France. L'Allemagne recomposée ayant retrouvé l'ensemble de son territoire — qui reste inférieur à celui de 1937, pourtant considéré alors comme trop exigu — souffre aujourd'hui d'un fort déficit de natalité. (Accroissement naturel de la population : -2 %. Immigration : +4,8 %. Accroissement global : 2,7 %. INSEE 2019)

Des villes de l'est du pays sont touchées par la désertification avec tout ce que cela entraîne comme problèmes pour l'ensemble du territoire : manque de cotisations pour le paiement des retraites, manque de personnel dans les hôpitaux, d'ouvriers dans les usines... etc. L'Allemagne va donc chercher les habitants qu'il lui faut essentiellement en Pologne et dans l'ex-Yougoslavie, en y ouvrant écoles et agences pour que les candidats au départ apprennent l'allemand, passent des examens, obtiennent leurs visas et viennent pourvoir les postes laissés vacants. La répercussion est visible. En Serbie, des collèges ferment, des villes de taille moyenne se vident. La Croatie voisine est un pays qui pourrait perdre un quart de sa population d'ici 10 ans et que les plus pessimistes de ses habitants voient déjà s'effondrer.

Il y a un peu plus de 80 ans, l'Allemagne envahissait ces pays pour faire de la place à sa population. Aujourd'hui, elle va y chercher ses habitants pour renflouer sa natalité. En 80 ans, l'Allemagne est passée, sur les mêmes territoires, d'une guerre de conquête pour agrandir son espace vital à une politique d'immigration agressive pour compenser sa baisse de natalité.

L'Allemagne commande donc chaque année d'énormes flux migratoires. Il s'agit bien entendu d'un choix fait sur des critères « raciaux ». Les autorités allemandes favorisent les entrées de migrants européens, blancs et catholiques venus des

pays voisins autant qu'elles refusent celles de l'Afrique. C'est ce que confirme Angela Merkel lorsqu'en tournée en Afrique, elle propose de l'aide aux pays (uniquement) libéraux, en disant que pour réduire l'immigration, il faut fixer les populations sur leur sol. C'est effectivement une bonne idée, mais une curieuse explication venant d'elle.

De plus, vouloir fixer les populations à l'intérieur de leurs frontières par un développement économique identique au nôtre serait une idée judicieuse si ce développement était réellement possible pour tous. Ce qui n'est pas le cas en matière de surexploitation et de pollution... etc. Peu importe, l'Europe doit rester blanche et l'Afrique noire, la baisse de la natalité de nos pays ne doit pas ouvrir à la mixité de peau et encore moins à l'implantation d'autres religions et d'autres ethnies.

Pourtant, alors que la natalité est en baisse, que d'immenses territoires de la vieille Europe se désertifient, que des pays voient leur effondrement proche, le message « Nous sommes trop nombreux... Nous ne pourrions donner à manger à tout le monde... Nous ne pouvons accueillir toute la misère du monde » continue de tourner en boucle et prévaut sur l'analyse.

Nos sociétés repliées sur elles-mêmes s'écroulent de l'intérieur en gardant l'arrogance de pays riches, et surtout de villes opulentes, car cette politique ne propose aucune solution pour les territoires pauvres des pays nantis ni pour des états voisins vidés de leur population comme la Croatie l'est par l'Allemagne. Le capitalisme a ceci de suicidaire qu'il cherche à étendre son modèle alors que les nations d'où il est issu sont déjà incapables de soutenir leur niveau de confort sur leurs ressources et par leurs propres moyens. Cette réalité devrait nous amener, non pas à nous acharner sur la destruction des populations les plus fragiles du globe, mais bien à bannir ceux

qui consomment le plus et donc polluent le plus chez nous. Une population consciente de sa place sur son territoire et de la nécessité de sa survie ferait ainsi.

7.7 L'espace vital, un concept diffus

Les lois issues du concept du « Lebensraum » sont le fruit d'idéologies malsaines basées sur des critères erronés comme on a pu le constater. Pourtant, nos sociétés adhèrent toujours à ce type de concept de façon insidieuse par l'exploitation des ressources extérieures à nos frontières. À travers les instances internationales, les multinationales des pays riches se donnent des autorisations d'exploitation sur les pays pauvres, sous prétexte de développement. Ceci ne change rien au fait qu'il s'agit toujours de notre expansion et de notre confort (les terres rares des batteries, le pétrole des voitures, les matières premières de nos vêtements et leur confection, etc.).

Une société saine se régule par elle-même, à travers de petites cellules en fonction de son territoire et non pas à travers ses voisins, et ceci, quel qu'en soit le prix, sacrifices des enfants ou des hommes en période de hausse démographique et acceptation du risque de l'extinction si la baisse est trop forte. Ce qui a toujours été une évidence pour les îliens devrait nous parler maintenant que nous avons conscience de la finitude des ressources de notre planète.

Les alertes à la surpopulation et les appels à la réduction de la natalité viennent des pays occidentaux et plus précisément de scientifiques urbains qui vivent dans des villes dans lesquelles la natalité est faible. Ce qui amène ces scientifiques conscients des problèmes de la Terre à lancer cet appel est donc à prendre avec beaucoup de recul, car il recèle

un poison délétère.

Prenons l'Europe et l'Afrique : en Europe, le taux de fécondité est de 1,6 enfant par femme, il est estimé à 4,7 pour l'ensemble du continent africain. La natalité des pays africains a toujours été forte pour compenser un taux de mortalité élevé (dont le taux de mortalité infantile) et une absence de système de retraite qui obligent les actifs à subvenir directement aux besoins des non-productifs. Les pays d'Afrique en voie de développement font apparaître des poussées démographiques qui sont l'addition de ces paramètres socioculturels et de progrès sanitaires relatifs. Ce qui nous pose problème, à nous, Occidentaux, ce n'est donc pas que ces pays du continent africain aient un fort taux de natalité puisqu'ils l'ont toujours eu. Ce qui nous pose problème, c'est que les enfants de ces pays ne meurent plus dans des proportions aussi importantes qu'avant. On voudrait donc que les familles de ces pays se conforment à nos critères démographiques tout en restant à des niveaux de confort et de consommation inférieurs au nôtre. Puisque nous savons que notre modèle de développement, trop coûteux en ressources, n'est pas viable à l'ensemble de la planète. Que ce soit l'Allemagne avec ses proches voisins ou l'Europe avec l'Afrique, nos sociétés agissent avec leurs voisins proches ou lointains comme nos villes industrielles commandèrent aux campagnes leurs besoins en bras et en nourriture sans aucune anticipation des conséquences.

Si notre espace vital n'est pas celui de nos frontières, donnons-nous la contrepartie juste de ce que nous consommons chaque jour aux populations qui exploitent leur propre terre pour notre confort ?

En effet, le Lebensraum des démocraties européennes est aujourd'hui bien plus étendu que celui voulu par Hitler en Europe. Le libéralisme permet à travers les multinationales, la

formation d'empires considérables dans le respect des frontières politiques, et bien entendu, sur des secteurs profitables. Mais les populations qui vivent sur ces terres et qui sont amenées à les exploiter pour nous en gagnant le minimum pour survivre, comment peut-on leur interdire le droit de circuler comme nous sur la planète ? Pourquoi sommes-nous d'accord pour leur interdire de sortir de chez eux ?

Le peu d'argent qu'ils reçoivent ne compense pas la perte de leurs terres et surtout, l'argent ne se mange pas. L'échange argent contre travail fonctionne lorsqu'il existe un approvisionnement suffisant en nourriture et que tout le monde peut y avoir accès grâce à ce qu'il gagne. Or, nous savons tous que ce schéma ne fonctionne pas pour les pays pauvres ni pour les régions pauvres des pays en voie de développement. Nous acceptons donc que notre espace vital s'étende à ces terres de pauvreté exploitées pour notre compte. Le refus de partager notre territoire, y compris lorsqu'il est vide, tient du fait que nous préférons voir ces populations exploiter leur propre terre pour nous.

On pourrait en rester là, mais le refrain lancinant perdure : « Nous sommes trop nombreux... » Pourquoi serions-nous trop nombreux alors que des peuples lointains nous fournissent ce dont nous avons besoin en exploitant leurs propres terres et parfois même dans un semi-esclavage autorisé ?

Si l'on considère cette question pratique avec un peu de recul technologique, on comprend que le besoin de bras va en diminuant et qu'il sera bientôt nul dans d'importants secteurs économiques. Tout ce qui peut être robotisé l'est déjà. Ce n'est qu'une question de temps pour que les multinationales équipent les pays pauvres. Ces millions de personnes qui cherchent une vie meilleure en se déplaçant sont pratiquement inutilisables pour le système d'exploitation de leur terre aujourd'hui. La masse humaine est trop importante pour les

besoins du système capitaliste d'exploitation de la Terre.

Lorsqu'on forme ce refus d'immigration, on le fait à travers une lutte pour des valeurs culturelles ou traditionnelles et la religion apparaît comme le meilleur relais des conflits. C'est oublier que ce qui rassemble nos cultures européennes est l'exploitation sans restriction de toutes ressources y compris celle des humains. Il ne s'agit donc pas de races, d'ethnie ou de religion, mais d'un sous-prolétariat mondial dont le système qui nous fait vivre et que nous entretenons n'a plus besoin. D'un point de vue démographique, le métissage progresse partout, couleurs de peau, religions et ethnies se mélangent bien au-delà de ce que laissent supposer les discours racistes et nationalistes. Pourtant, rien ne vient entraver le refus de l'autre. L'idéologie libérale que nous partageons majoritairement à travers notre mode de vie dilue la réalité de notre espace vital.

Plus nous sommes proches du système capitaliste et des ses autorités politiques, que ce soit par une proximité géographique ou par acceptation, mieux nous supportons d'avoir un espace vital étendu à l'exploitation de populations et de territoires éloignés. Ce n'est pas une question de couleur politique non plus. Les gens de gauche et les écologistes acceptent en fermant les yeux le même confort issu de cette exploitation que ceux qui profitent du système les yeux ouverts. Car plus nous sommes proches du système, plus nous en avons besoin. Il faut une volonté de tous les instants pour s'écarter, ne serait-ce qu'en partie, du système capitaliste lorsqu'on est intégré à une société qui en dépend. C'est cependant le moyen le plus simple de réduire son Lebensraum à sa juste place sur Terre.

8.1 Quelle finalité ?

Guerres et génocides peuvent s'avérer être des stratégies gagnantes pour le capitalisme qui finit de dévorer ce qui reste de la planète en ruine. Les guerres rapportent beaucoup, surtout celles qui se déroulent hors du territoire de ceux qui en profitent. Les génocides tels qu'on les voit se profiler à travers l'effondrement écologique qu'ils soient directs pour supprimer une masse de population ou indirects en ne portant pas secours à un groupe condamné peuvent s'avérer également profitables.

Le colonialisme a eu besoin des autochtones pour exploiter les territoires qu'il avait accaparés. Le capitalisme n'a aucun besoin de conserver des populations sur des terres qui ne rapportent plus rien. La robotisation et l'intelligence artificielle peuvent être des facteurs favorables concomitants à l'effondrement écologique pour les pays riches. Pourquoi donc garder une population si nombreuse qui ne rapportera plus, mais qui contribuera à la pollution et à des déstabilisations par ses mouvements intempestifs ?

« Moins on est nombreux, plus on a de place » est une évidence surtout pour ceux qui observent que l'espace se réduit avec la surexploitation. Continuer cette surexploitation ne peut donc qu'amoinrir davantage l'espace vital pour ceux qui font de cette stratégie délétère un axiome. Les ressources s'amenuisent, l'espace vital humain s'amenuise poussant des

flux de population vers les centres urbains à cause du manque de travail et des impossibilités de travailler la terre. Une réduction de deux milliards de la population mondiale ne fera perdre aucune marge aux plus riches. Puisqu'on a des robots pour exploiter la terre et des ordinateurs pour gérer l'administration, pourquoi garder autant de bras et donc de charges ? La diminution de la population réduira les frais de gestions. Si les villes résistent à l'effondrement écologique, le capitalisme sera sauf, mais l'humanité, dans sa multiplicité et son unicité, risque d'y succomber. Les plus faibles périssent déjà par centaines de milliers.

Cette stratégie dangereuse pour l'humanité est également dangereuse pour ceux qui la portent. D'une part, personne ne sait quelle proportion sera supprimée et à quoi cela servira réellement. L'histoire a démontré l'inutilité de ce genre de manœuvre. Le pragmatisme des personnes capables de tuer en masse ne fait pas d'eux des planificateurs à long terme. D'autre part, cette stratégie supposée profiter à la puissance occidentale risque de se trouver mise à mal par sa dynamique propre. Car la faiblesse de la natalité des pays capitalistes et le morcellement de leurs populations jouent contre eux. Un peuple fort est un groupe uni sur un territoire où il trouve son autosuffisance. L'Europe offre l'image de peuples faibles et désunis sur un territoire où ils dépendent de pays sous-traitants. Partout sur la planète, les centres de décision du capitalisme sont des mégapoles polluées dans lesquelles la fertilité diminue. C'est l'ironie de la stratégie de laquelle nous sommes prisonniers. L'argent ne pourrait servir qu'à un petit nombre qui risque de devenir incapable de se reproduire. L'histoire est pleine d'ironies comme le fantasme du Lebensraum hitlérien.

Les États-Unis ont voté pour 2019 le plus important budget militaire de leur histoire en annonçant dans le même

temps la réduction de leur financement des Casques bleus de l'ONU. Les dépenses militaires se situent globalement à 2,2 % du PIB mondial. Le budget des Casques bleus, force d'interposition internationale censée protéger les civils, représente 1 % des dépenses militaires mondiales. Les objectifs des représentants des grandes nations semblent être le maintien de la paix et la préparation de la guerre. « Si tu veux la paix, prépare la guerre » serait un réel espoir de paix armée si des discours aux plus hauts niveaux des états ne venaient préparer les peuples aux massacres par la xénophobie, le racisme et les nationalismes exacerbés. En France, depuis des décennies on dit « arabe » comme on disait « juif » dans les années 1930 sans choquer grand monde.

Le manque de travail, l'impossibilité de vivre de son travail par rapport à l'endroit où l'on doit être pour l'obtenir et l'obligation de le garder, tout ceci exerce des pressions fortes qui peuvent amener la majorité à accepter la disparition rapide de communautés désignées comme responsables de leurs déboires.

La première phase pour la mise en place de massacres ou de génocide est achevée. Les cibles sont identifiées : il s'agit de ce surplus de l'humanité que la Terre ne serait pas susceptible de porter et qui a migré ou qui va migrer pour entraver le confort des pays développés parce qu'elle demande à se nourrir alors qu'elle n'est pas productive. Ce but est devenue légitime par la surpopulation. Pays par pays, les cibles sont nommées, chaque parti nationaliste, chaque groupuscule extrémiste ayant des ramifications dans l'armée et dans la police connaît ses objectifs. Le moindre sursaut chaotique peut autoriser le passage à l'acte, entraînant suivant les scénarios quelques dizaines ou quelques centaines de milliers de morts par étape.

On pense toujours à des planifications policières pour

l'exécution de tels actes. Mais l'organisation des génocides arrive toujours après des massacres sporadiques qui apparaissent comme des explosions spontanées de haine populaire. Le pire n'est pas certain et surtout jamais souhaitable, mais les signes avant-coureurs sont là et la vie de milliers de personnes est fauchée chaque semaine par des massacres, des famines et des épidémies sans que nous en soyons affectés. Nous sommes à la fois habitués et préparés au pire.

9.1 *L'Éveil face à l'effondrement*

« Le lent éveil de la conscience de l'humanité » observé par Benjamin Ferencz émane d'une partie du peuple. Il apparaît par des manifestations spontanées et des sentiments militants. Il vient donc de prises de conscience individuelles et simultanées d'une multitude d'individus qui se regroupent par eux-mêmes autour de l'idée fondatrice d'une destinée commune. En l'occurrence à l'époque, celle du refus de voir leur pays perpétrer à l'étranger des crimes interdits à l'intérieur de leurs frontières (comme les atrocités commises par les Américains pendant la guerre du Vietnam ou des Français en Algérie). Des crimes contre lesquels nombre d'entre eux s'étaient battus lors de la Seconde Guerre mondiale.

Lorsque cet éveil a lieu, de 1960 à 1980, les gouvernements sont bloqués par deux idéologies antagonistes, le capitalisme d'un côté et le communisme de l'autre. Ce qui a rendu le droit pénal international aux peuples du monde, c'est la chute du mur de Berlin et la désagrégation de l'URSS. Le génocide en ex-Yougoslavie a été reconnu et jugé plus rapidement que celui du Cambodge qui lui est antérieur de vingt ans.

Dans ces années de guerre froide pendant lesquelles les gouvernements se sont tus, les peuples se sont réveillés. Benjamin Ferencz a su lire le mouvement ascendant de la

société et s'en servir au bon moment pour faire avancer la justice humaine. Sans les mouvements de protestation contre la guerre, sans les marches pour la paix, il ne serait certainement pas arrivé au même résultat.

L'éveil à l'homme vibratoire dans la science (qui regroupe les états différents de conscience, l'intuition, l'intention, la transmission de pensée... etc.) est le fruit de recherches individuelles. Ce n'est pas une exploration commandée par un gouvernement ou une multinationale (à part dans l'ex-URSS et aux USA où des études ont été menées en partie par des militaires dans les domaines de la transmission de pensée). Ces recherches sont majoritairement dues à des scientifiques isolés et séparés tant géographiquement que scientifiquement (de disciplines différentes) qui se sont tournés au même moment (entre 1950 et 1980) vers ces nouveaux domaines à travers un ensemble de questions communes.

Dans les deux cas, cette évolution est l'effet de volontés individuelles devenues communes comme le produit une intelligence collective.

Ceci peut nous paraître aujourd'hui banal, mais les mouvements nés dans les années 60 et 70 ont formé le nouveau modèle des ONG devenues groupes internationaux de pression. Avant eux, seule la Croix-Rouge avait un statut proche d'une ONG d'aujourd'hui et son statut lui interdisait d'ailleurs toute ingérence. Les forces en présence sur les enjeux internationaux ont donc été bouleversées par cet éveil de la conscience de l'humanité qui s'est révélée puis imposée à l'intérieur des individus comme une volonté réelle à travers toutes formes de frontières.

Il est donc possible de poursuivre cette évolution. Sera-t-elle suffisamment rapide et large pour faire face aux effondrements cruciaux, est la question fondamentale. Car pour l'instant, l'humanité ne répond pas aux menaces comme

le peuple de la Terre devrait le faire, y compris dans les pays comme le nôtre où la population est majoritairement au fait des problèmes.

Savoir que nos cerveaux sont programmés pour détruire la planète ne fait pas pour autant de nous des individus conscients de leurs actes. La volonté de développement est une pensée tellement corruptive que des personnes tout à fait raisonnables et se revendiquant d'un courant anti-capitaliste sont également convaincues que l'effondrement sera enrayé par l'argent et la science. Y compris lorsqu'elles conçoivent que les dérèglements intrinsèques de ces sciences génèrent directement le problème. C'est le paradoxe qui existe entre une information largement diffusée et sa conscientisation.

Nous sommes confrontés à l'aboutissement de notre démarche intellectuelle, de notre belle pensée européenne qui a participé à la naissance du capitalisme à travers notre expansion et notre domination sur le monde. Nous avons sous les yeux le résultat de tout ce que nous avons mis en place : la concentration des pouvoirs que nous n'avons jamais quittés, corrélée aux privilèges qui ont été transférés, mais non abolis, et bien sûr la colonisation pour l'exploitation des richesses de toutes les ressources terrestres, quels qu'en soient les propriétaires et des ressources humaines, quelles qu'en soient les conséquences.

Cette démarche qui ne prend en considération que sa propre logique de développement aboutit aujourd'hui à faire de l'accumulation de l'argent une finalité alors qu'il était au départ un moyen. Nous voyons d'un côté des fortunes incommensurables qui n'ont aucun autre but qu'être des outils totalitaires en pesant sur les nations et de l'autre l'effondrement de la Terre sur ses peuples. Ce développement que nous avons soutenu et auquel nous avons participé, ne fait que continuer son chemin suivant sa logique, mais

aujourd'hui, sans nous qui l'avons au moins en partie soutenu et qui en avons parfois bénéficié. L'objectif du capitaliste n'a jamais été le partage et ce n'est pas au moment où les ressources s'amenuisent que sa démarche va changer.

Ce qui nous heurte et provoque des conflits de plus en plus fréquents qui vont aller en augmentant est la confiscation des richesses. En effet, l'ironie de l'histoire est que cet argent amassé par cet extraordinaire développement reste rarement dans le pays qui l'a fait naître. Mais qui a dit que les capitalistes étaient de bons citoyens sinon eux-mêmes à travers la religion et la politique ?

L'objectif du capitalisme est la prise du pouvoir par l'argent. Pourquoi demander aujourd'hui le partage des richesses que nous avons acceptées de confisquer jadis aux autres ? Il serait plus logique d'abandonner la recherche du profit si l'on voulait vraiment rompre avec le système qui nous détruit.

« Il faut produire de la richesse ! » est le slogan derrière lequel tous les partis politiques se rangent sans aucune exception. Mais comme nous disaient les Indiens hier, les billets de banque ne se mangent pas.

Le village global de la mondialisation est administré par une confrérie qui n'a pas besoin de ses semblables. La preuve en est que les icônes de la richesse mondiale ont une même idée en tête : coloniser l'espace, la Lune et Mars. C'est dire l'importance que revêtent la Terre et l'humanité dans leurs rêves et leurs projets. Intelligence artificielle, robotisation et raréfaction des ressources aboutissent à l'inutilité des classes moyennes et à l'éradication des pauvres. La rapacité du capitalisme européen qui a colonisé le monde se referme sur lui-même, les gilets jaunes seront certainement ses derniers nègres. Car l'eugénisme social est à l'œuvre depuis les années 1970. Nous sommes en face d'un choix qui ne relève

pas du choix de société contrairement à ce que rabâchent politiques et médias, mais d'un choix humain.

Toutes les peurs se cristallisent autour de notre disparition, de la dissolution de nos sociétés et surtout de l'extinction de notre sainte civilisation que tout le monde a bien du mal à définir, mais cette hypothétique disparition provoque une telle peur que les cohortes de va-t-en-guerre sont déjà prêtes. C'est le but de la manœuvre. Chaque nouveau problème, écueil réel ou artificiel, transforme le débat en choix de société autour des valeurs de notre civilisation. Que ce soit pour le port du tchador ou pour le moteur diesel, il en va de nos valeurs et de nos libertés. Notre pensée anthropocentrique nous ramène toujours à une supposée grandeur de notre civilisation et non à la réalité humaine de notre présence au sein de notre environnement. Nous allons même jusqu'à penser en toute bonne foi que l'humanité va disparaître alors que c'est pour l'instant notre société qui s'effondre. Si la moitié de la population mondiale disparaît en 30 ans, elle sera toujours vivante et de la même façon qu'aujourd'hui, pour peu que perdure la multiplicité ethnique. Ne pas le comprendre interdit toute tentative de solutions.

9.2 *L'Humanité Blob*

Abandonnons les notions de civilisation, de société, d'État, de frontière, et aussi bien sûr, celle encore plus irréelle de race. Regardons l'humanité. Pas la « nôtre », celle qu'on conçoit comme civilisation. Ne considérons pas les civilisations disparues médiatiques. Non, plaçons-nous face à l'humanité dans son ensemble et à son unicité à cet instant, face à cette espèce dont nous faisons partie pour quelques dizaines d'années. Concevons, la population comme une des

formes du vivant porté par la Terre. L'humanité vit sur la planète comme un Blob sur une souche. Comme le Blob, elle se déplace lentement, s'étend et se rétracte suivant ce qu'elle trouve pour sa survie.

Le Blob, *Physarum polycephalum*, appelé Blob par analogie avec la créature du film d'horreur éponyme de 1958 contre lequel se battait un débutant du nom de Steve McQueen, est un amibozoaire classé depuis quelques années dans la famille des mycétozoaires. Il ressemble à une mousse, à un lichen, mais c'est un organisme vivant qui se déplace à la recherche de sa nourriture : des bactéries. Coupé en deux, il continue à vivre ; en rencontrant d'autres Blobs, il s'agrège et grossit. Il résiste au feu. Il ne meurt pas. Il sèche et se régénère. Il n'a pas de cerveau, mais possède une mémoire. Il n'est muni d'aucun système perceptif, mais trouve le chemin le plus court dans un labyrinthe. Il laisse des traces pour savoir où il est passé et pour guider ses semblables. Soumis à des tests de changement réguliers, il détecte et anticipe des cycles. Et pour couronner le tout, le Blob est un corps unicellulaire composé de milliers de noyaux qui se multiplient continuellement. Un Blob de plus d'un kilomètre carré a été observé dans les Appalaches aux États-Unis. Individuellement, nous sommes très différents du Blob, mais nous y ressemblons dans notre organicité sous forme d'humanité.

L'humanité est un corps qui pèse d'un seul tenant sur la Terre. Qu'on la divise par des principes religieux, philosophiques ou politiques ; qu'on la classe en civilisations, qu'on la sépare par des frontières, subdivise par des langues, des cultures et des traditions, elle reste une à l'image du Blob. Elle se déplace pour trouver sa nourriture et des espaces de vie plus ou moins vite. Mais, quelles que soient les frontières et les épreuves, elle s'étend, se rétracte, subit des explosions ou des chutes représentées par sa démographie, vit confortablement

là, survit ici, meurt par millions, migre et se régénère. Chaque noyau se considère comme terriblement différent des autres, mais sa marge de manœuvre est finalement étroitement liée au mouvement de l'ensemble. Seuls quelques rares noyaux spirituellement élevés peuvent se passer du tissu humain sans en souffrir. La plupart des individus isolés meurent et aucun de ses enfants ne peut grandir seul.

Ce Blob est pratique pour nous donner l'image de l'humanité organique qui pourrait faire partie de notre cosmogonie chamanique moderne et occidentale. Des milliards de noyaux pour une cellule unique. Non pas une seule tête. Non pas un cerveau aux commandes, mais une seule cellule, immense, en mouvement constant et ne gardant jamais la même forme. Pas même une seconde. Comme le Blob, l'humanité peut reproduire ses noyaux à des millions d'exemplaires au même moment et se développer ou les voir mourir par millions en quelques mois... et se rétracter. Nous avons appris à accepter de voir des millions d'individus périr, avec, il faut bien se l'avouer, une compassion plus que fluctuante suivant notre capacité d'identification. À l'avenir, chacun risque de se reconnaître dans les victimes. Non pas parce que nous serons les sacrifiés désignés, mais parce que le nombre de morts sera tel que nous en ferons partie.

Les environmentalistes qui ont annoncé dans les années 60 ce qui nous arrive aujourd'hui parlent maintenant de plusieurs milliards de victimes dans les décennies à venir. Aujourd'hui, au tournant des années 2020, un quart de l'humanité vit en état de stress hydrique (c'est-à-dire en dessous des besoins quotidiens en eau), un stress hydrique proche de la rupture, ce qui signifie plus une goutte d'eau pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines. À cette population, il faut ajouter 1,8 milliard d'humains qui boivent déjà de l'eau polluée. En France, un million de personnes n'a pas accès à l'eau potable.

Tout cela se passe aujourd'hui et les projections sont toutes pessimistes. Après s'être développée, l'humanité risque donc de connaître une violente rétractation dans les décennies à venir. La logique de l'effondrement est enclenchée et son économie déjà admise. Son acceptation est bien entendu un facteur aggravant.

9.3 Accepter l'Humanité

Nous avons raté notre rencontre avec l'autre. Il y a eu des millions de mariages entre les conquistadors, les marins, les colons, les gens du peuple venus chercher fortune ou aventure et les peuples autochtones sur tous les continents et à toutes les époques. Mais nous avons peu de traces de ceux qui d'une terre à l'autre ont su relier les fils intimes de leurs cultures ancestrales, s'étonner de leurs différences, rire des mêmes choses, se trouver épanouis dans le monde de celle ou de celui qu'il ou qu'elle aimait. De l'amour, il y en a eu aussi, forcément. Mais il a fallu le taire pour l'église, pour l'armée, pour le roi, pour la république. Cet amour perdu, aussi multiple, immense et intime fût-il, manque aujourd'hui terriblement à l'appel alors que nous avons tous un urgent besoin de comprendre le monde de l'autre pour sauver cette humanité qu'on pense être uniquement la nôtre.

L'humanisme, tel qu'on l'entend aujourd'hui, dénué de tout exotisme, de tout paternalisme et de toute condescendance est très récent et encore très peu partagé. Il est le fruit de notre évolution. Une évolution qui peut rarement se parer de gloire puisqu'elle passe d'abord par la colonisation des peuples les plus généreux par les plus cupides, par leur mise en esclavage, par les zoos humains, les viols, les tueries et les pillages des ressources. Mais c'est à travers ces épreuves que

les rencontres se sont faites. De notre refus de ces crimes est né notre humanisme actuel qui a entraîné une conception nouvelle du peuple de la Terre.

Ces attaques contre les êtres humains ont eu un effet de métissage, à travers les rapports des colons, mais également à travers l'immigration due à notre développement industriel, à la fourniture de « chair à canon » pour nos guerres et plus récemment par la mondialisation en imaginant cet autre lointain comme consommateur supplétif de notre production. Le mélange a eu lieu et les migrations prévisibles laissent penser que le métissage va aller en augmentant. Cette nouvelle conception occidentale de l'humanité n'est pas une valeur galvaudée par les discours politiques et religieux et n'appartient à aucune morale.

C'est une nouvelle idée, commune, diffuse et ténue, forgée par le temps. Elle noue des liens millénaires avec la représentation taoïste du monde, une conception à la fois factuelle et organique. Dans la plupart des cultures, l'humanité s'arrête au peuple qui se conçoit comme un tout. Nous sommes arrivés à imaginer l'humanité de façon plus large ce qui a eu des répercussions concrètes sur la conduite des affaires internationales.

À travers le développement d'organisations supranationales et le droit pénal international, chaque peuple a acquis de pouvoir vivre à côté des autres. C'est un droit, un progrès et non une règle, comme on le sait, les plus fragiles sont toujours harcelés, vendus, l'esclavage se développe à travers de nouveaux trafics, etc. Mais aujourd'hui, si ceux qui en sont les victimes se sentent abandonnés, ceux qui en font commerce savent qu'ils prennent un risque. C'est un progrès certain.

Cette posture humaniste s'est lentement développée à travers les pensées d'utopistes, des démocraties républicaines

laïques, mais reste une posture philosophique ou tout au plus militante. Elle prend des formes actives non colonialistes dans les coopérations sud-sud, organisées par les pays occidentaux. Il s'agit dans ces coopérations de mettre en relation des populations (Vietnamiens et pays d'Afrique par exemple) qui peuvent mutuellement s'apporter, mais qui se connaissent mal ou pas et qui ne pourraient faire cette démarche sans un apport financier occidental. Ces coopérations sont la preuve que notre conception de l'humanité a changé et qu'il nous est possible de faire évoluer de larges populations par la rencontre de petits groupes. C'est une approche non dogmatique, ne provenant d'aucune autorité supérieure et n'appartenant à aucune religion. Par le transfert de savoir lors de leurs rencontres, ces populations sont en mesure de faire évoluer leurs pratiques mutuelles en accord avec leurs besoins et la nature de leur terre. C'est peut-être là, le premier pas d'un chamanisme de l'humanité. Il comporte quelques éléments constitutifs qui animent les peuples du chamanisme (l'observation, l'échange d'information, le non-profit... etc.) Ce qui n'est pas la moindre des avancées dans nos relations entre pays riches et pays pauvres.

9.4 L'Intelligence organique

La pensée de Rafael Lemkin, juriste, auteur du concept et du mot génocide, est née d'une question. Constatant les « massacres des Arméniens » entre 1915 et 1917 (on ne parlait pas encore de génocide, et pour cause, le mot et le concept n'existaient pas), Rafael Lemkin se dit :

« Pourquoi un homme qui tue un autre homme est-il condamné à mort partout sur la planète, alors que quelqu'un qui en tue un million n'est pas inquiété ? »

Il commence donc à travailler sur ce sujet dès 1919, consacre sa vie à ce combat qui se concrétisera par la convention contre le génocide adoptée par l'ONU en 1948.

Dans son ouvrage « L'hypothèse Gaïa, la Terre est un être vivant » paru en 1999, James Lovelock semble lui répondre :

« L'acceptation du génocide et le refus du meurtre sont si normaux parmi nous que nous serions en droit de nous demander si ce comportement paradoxal n'est pas, à l'instar de l'altruisme, une caractéristique évoluée favorisant la survie de notre espèce. »

Abandonner notre civilisation qui a su faire naître ce droit international pour l'intelligence organique d'un chamanisme de l'humanité, en nous considérant comme une matière organique vivant à la surface de la Terre est une idée dérangeante puisque sous prétexte d'un changement de point de vue, elle sous-tendrait une autorisation à s'entretuer. Et c'est bien entendu parce que les massacres n'ont besoin d'aucune autorisation qu'il faut de toutes nos forces les interdire.

Ce qui choque dans cette assertion est : la « caractéristique évoluée favorisant la survie de notre espèce ». S'entretuer pour un bout de terre ou un morceau de viande n'est pas nouveau et ne semble pas être « une caractéristique évoluée ». Un génocide est la reproduction de n'importe quelle guerre de clan en grand. L'ethnie remplace la tribu, l'échelle change, mais les motivations et les moyens n'ont guère évolué. La seule évolution notoire est la généralisation de la barbarie par la sophistication de la torture physique et mentale apparue dans des sociétés scientifiquement avancées.

Accepter le génocide comme une composante de notre monde n'est pourtant pas régressif. Au contraire, il permet l'éveil en ouvrant l'ensemble de son être à ce que l'on repousse communément par des jeux intellectuels. Il est sain de repousser l'horreur. Mais sa compréhension nous fait progresser. Les individus conscients de la dangerosité de ces

phénomènes pour l'équilibre de l'humanité développent l'intelligence de chacun. Plus l'humanité baigne dans cette intelligence, plus nous avons — chacun de nous et nos enfants avec — de chances communes de nous améliorer et ainsi de créer les conditions de la survie de notre espèce.

On pensait communément qu'il fallait 30 % de personnes concernées et militantes pour faire aboutir une idée, il semblerait en fait que si une idée est suffisamment implantée dans 15 à 20 % d'une population (certains parlent même de 5 %) le pourcentage est suffisant pour faire évoluer l'ensemble de la communauté.

Si l'on parle d'intelligence organique pour reprendre le terme de Malaury ou d'intelligence collective, c'est parce que la propagation à la totalité de la population d'une idée détenue par seulement 20 % ne se fait pas uniquement par la parole. Elle se diffuse également à travers des signaux non verbaux, comportementaux, perçus de façon non consciente par l'ensemble.

C'est ce que mettent en lumière quelques études de « parapsychologie » sur l'effet de la prière par un petit groupe sur une population. Ces études montrent que 10 à 15 % de personnes pensant fortement à la même chose peuvent influencer la pensée des autres. Reste à confirmer les expériences de méditation et de prière faites pour protéger des villes de la criminalité en étendant la pratique à l'ensemble de la planète.

Considérant notre démarche d'un point de vue purement militant ou purement spirituel ou militant et spirituel, nous avons donc chacun une réelle possibilité de créer un changement positif, non seulement par le discours, mais également par ce que notre comportement et notre pensée induisent chez les autres.

L'intelligence organique est un mécanisme qui se construit

et se développe au sein d'une communauté. Il y a dans ces moments d'ultime violence généralisée que sont les génocides et les massacres de masse, des plans énergétiques et organiques qu'on occulte par la morale pour ne pas affronter l'horreur. Il existe de façon indéniable dans la propagation de la bestialité, une conscience organique partagée par le plus grand nombre.

Ce n'est certainement pas un hasard si la haine se propage plus facilement que l'amour. La haine est un sentiment qui prolifère rapidement par la répétition d'un discours simple et le rabâchage lancinant de l'esprit, tandis que l'amour est un état et un comportement qui s'apprend et s'entretient. D'où l'importance de la prière, de la méditation et un comportement compassionnel pour diffuser des sentiments positifs.

Cette nouvelle conception de l'humanité née de l'éveil de la conscience suscitée par la reconnaissance de nos fautes et de nos errements, métissée par de vraies rencontres humaines est toutefois fragile. Elle n'a pas encore rencontré l'éveil global des consciences occidentales. La révolution spirituelle n'a pas encore eu lieu. Si elle semble souvent très lointaine, il faut observer pour garder espoir que peu de révolutions profondes étaient prévisibles l'année précédant leur explosion. L'étincelle qui embrase une population est toujours fortuite et l'issue d'un mouvement de masse toujours incertaine.

Notre nouvel humanisme, fruit d'un long processus d'évolution, peut donner lieu à une révolution des consciences. Le chamanisme, pris comme une spiritualité laïque, est un modèle idéal pour donner forme à ce mouvement, puisqu'il constitue le socle commun d'une humanité unique et protéiforme depuis son origine. La spiritualité est au centre des effondrements. Premièrement par son manque qui produit directement ce que nous voyons, mais aussi par l'immense ouverture spirituelle qui parcourt les peuples occidentaux à

travers frontières et ethnies.

Cet éveil spirituel est une chance, mais produit également la zone de risques dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Car la différence énergétique entre les populations éveillées et les hermétiques est d'autant plus grande. On peut trouver dans la même commune des familles qui retournent à la terre en acceptant toute la rusticité et la précarité qui va avec, et des personnes « fonctionnantes » qui ne voient la vie que par leur consommation de biens et de loisirs. Des tensions existent entre les deux comme elles existent entre des agriculteurs qui ont choisi l'autosuffisance dans une certaine frugalité et ceux qui ont choisi la culture intensive par la chimie. Les tensions proviennent toujours de choses aussi simples que la jalousie, le manque de communication, de partage, d'amitié. Elles se concrétisent en conflits idéologiques et la communauté se divise.

Les personnes qui se coupent du système alors qu'elles en sont géographiquement proches provoquent malgré elles des tensions spirituelles. Reportées à l'échelle de la planète, elles ne sont pas à prendre à la légère. L'humanité Blob est peut-être en train de vivre sa plus grande scission spirituelle. On ne sait toujours pas si André Malraux a réellement dit : « Le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas », mais c'est maintenant à nous d'en décider et c'est une expérience personnelle.

Table des matières

8 MILLIARDS D'ÊTRES DANS UN SEUL CORPS I

IV 8 MILLIARDS D'ÊTRES DANS UN SEUL CORPS 7

1 — Chercher un mot, trouver un crime.....	8
2 — Un rêve initiatique	15
2.1 <i>Un monde sans bord</i>	15
2.2 <i>L'Initiation par le rêve</i>	20
2.3 <i>Biologie du rêve</i>	21
3 — Double éveil	24
3.1 <i>Do It Yourself</i>	24
3.2 <i>Une boucle de vie</i>	28
3.3 <i>Le Père fondateur de la CPI et mon médecin</i>	32
3.3.1 <i>Macrocosome</i>	32
3.3.2 <i>Microcosme</i>	34
3.3.3 <i>Double éveil</i>	37
4 — La Propagation du mal	39
4.1 <i>Une terrasse au printemps</i>	39
4.2 <i>Les Témoins de la bestialité</i>	43
4.3 <i>Tribus éphémères</i>	48
5 — Terreaux favorables.....	51
5.1 <i>Tante Madeleine et la « bibelotisation » du monde</i>	52
5.2 <i>Flux d'images</i>	56
5.3 <i>L'Illusion du choix</i>	58
5.4 <i>L'Oubli au bout des doigts</i>	60
5.5 <i>Seule la parole peut briser le flux</i>	64
6 — Morceler et détruire	66
6.1 <i>Surplus humains et fractures</i>	66
6.2 <i>Sexes et genres opposés</i>	70
6.3 <i>Morcellement et radicalisation</i>	75
7 — L'usage du faux	77
7.1 <i>Racines ou valeurs</i>	77

7.2	<i>Valeurs ou mythes</i>	79
7.3	<i>Un symbole</i>	82
7.4	<i>Rester conscient des dérives</i>	83
7.5	<i>Seules nos racines nous sauvent</i>	85
7.6	<i>Lebensraum</i>	87
7.7	<i>L'espace vital, un concept diffus</i>	92
8	— <i>Frontières politiques, murailles humaines</i>	96
8.1	<i>Quelle finalité ?</i>	96
9	— <i>Accepter l'Humanité</i>	100
9.1	<i>L'Éveil face à l'effondrement</i>	100
9.2	<i>L'Humanité Blob</i>	104
9.3	<i>Accepter l'Humanité</i>	107
9.4	<i>L'Intelligence organique</i>	109

Ce texte a été chargé depuis le site :
<https://essais.philippe-rouquier.com>

Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez rémunérer son auteur en vous rendant à cette adresse :

https://essais.philippe-rouquier.com/texte4_huit-milliards-d-etres-dans-un-seul-corps

De l'air, du silence et de l'eau - © *philippe rouquier* - 2022

© Philippe Rouquier, 2022 - Droits réservés

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »